

ABONNEMENTS : { BELGIQUE : Un an 5 francs.
ETRANGER : Un an 8 francs.

La responsabilité des articles incombe à leurs auteurs.
Les articles anonymes ne sont pas insérés.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont 2 exemplaires nous seront envoyés.

Directeur : Alfred LANCE. Tél. 3443
Rédacteur en Chef : Julien FLAMENT

Adressez toute la correspondance aux Bureaux du Journal : RUE LULAY, 2, Liège

ANNONCES : { ON TRAITE A FORFAIT.
La ligne (en chronique, 2^e et 3^e pages), 50 centimes. En échos, 3 fr.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.
Défense de reproduire les articles sans citer la source.

Le "CRI DE LIÈGE", présente à ses collaborateurs, à ses correspondants, aux Cercles, qui veulent bien lui envoyer des articles ou des communiqués, toutes ses excuses.

Malgré son vif désir de les insérer tous, étant donné l'intérêt qu'ils présentent, l'abondance des matières nous force à en différer la publication.

LA RÉDACTION.

Tribune Libre

LECTURES POPULAIRES

EDITIONS A BON MARCHÉ

Qui donc disait que le gros public devenait réfractaire à la littérature et que la lecture de feuilles sportives ou financières devenait son exclusif aliment intellectuel ?

J'imagine que ce quelqu'un, peu observateur, n'a jamais assisté à la sortie d'un atelier, n'a jamais fréquenté les bibliothèques populaires, n'a jamais voyagé en tramway.

Pour peu qu'il eût ouvert les yeux, il aurait remarqué l'avidité fébrile avec laquelle le trottoir, aux jupes élimées, dévore son roman à sensation et suit le développement des multiples péripéties par lesquelles passe le « traître », victorieux pendant cent soixante-quinze pages et traîné au pilori à la trois cent cinquante, cependant que le bon chevalier épouse sa dulcinée.

Il aurait remarqué, dis-je, le soin jaloux avec lequel l'écolier, en culottes courtes, collectionne la série de fascicules à trois ou quatre sous qui lui procurent les petits frissons de terreur que comporte l'énigme noire et troublante que, seul, peut résoudre le grand détective dont le roman possède une consonance anglaise.

La hâte que mettaient sa concierge, la « verdurière » du coin ou l'épicière d'en face à sauter sur le journal pour lire, au bas de la quatrième page, la suite d'un feuilleton palpitant, n'aurait pas manqué de l'éclairer sur les dispositions intellectuelles de ces personnalités.

Et n'a-t-il pas constaté, plusieurs fois, que sa servante ou son domestique s'enfermait longtemps chez soi et que, seuls, des appels réitérés les faisaient réparaître ? Ces estimables personnes, plongées dans leurs lectures, ne songeaient plus guère à leur service.

Non, quoi qu'on dise, on lit encore ! On lit !... Ou plutôt on engouffre, on ingurgite à la hâte de larges tranches de littérature, le plus souvent crues et saignantes, au risque d'attraper une indigestion.

Que voulez-vous ? La vie est si agitée, si mouvementée, qu'entre deux « affaires » on n'a pas le temps de se délasser l'esprit à des œuvres saines et bien conçues.

Où est-il, le temps de la grande vogue des romans à 3 fr. 50 ? C'étaient pourtant de belles éditions ; bien rangées sur les rayons des bibliothèques, elles formaient un front impressionnant ; l'on y trouvait toujours, aux heures de loisirs, de ces amis, même plus qu'amis — puisque, souvent, ils s'identifiaient tellement avec nos propres pensées et nos propres sensations, qu'ils semblaient ne former avec nous qu'un tout homogène — qui nous délassaient l'esprit, loin du tumulte des rues.

Ah ! ces bibliothèques, fières et sombres, recouvertes, dans un clair obscur discret, à l'abri des hautes tentures, de tant de trésors, où donc peut-on encore les rencontrer ?

Maintenant, il n'y a plus de bibliothèques : les productions géniales des maîtres écrivains se bazarde pour quelques sous, en un format incommode, un papier peu engageant, un texte plein de ratés.

Après les éditions à 3 fr. 50, vinrent les volumes à 1 franc ; puis, successivement, en une régression très caractéristique, ces ouvrages baissèrent à 95 centimes, 75 centimes, 65 centimes, 50 centimes, six sous, quatre sous, trois sous, deux sous...

Et l'on en est venu à servir des œuvres « complètes », « inédites », « intéressantes », « bien imprimées », « signées des plus grands noms du monde littéraire » (comme le dit le prospectus accompagnateur) pour un sou !...

Vous avez lu ?... Pour un sou !... Le temps viendra bientôt où l'éditeur donnera des œuvres « inédites » etc. (voir plus haut), non seulement à l'œil, mais encore accompagnées d'un bon pour une thune à toucher dans ses bureaux ! Ce sera l'âge d'or de la littérature et l'écrivain assez osé que pour réclamer une juste rémunération de ses peines et de son travail, se verrait immédiatement lynché par la foule acécitée !

Un ami, à qui je viens de lire ce commencement d'article, lève les bras au ciel et pousse de grands cris : — Quel affreux conservateur tu fais !... Voudrais-tu, par hasard, cantonner la littérature dans un cycle étroit, ouvert à quelques seuls privilégiés !... Quel egoïsme !...

— Permet, cher ami !... Tu connais assez mes sentiments démocratiques et anti-conservateurs que pour savoir qu'il ne faut pas prendre ces paroles au pied de la lettre.

Je sais que le peuple est apte à comprendre les pensées élevées et que, s'il est frondeur, comme nos populations wallonnes, s'il aime à voir le gendarme rossé par Guignol, il applaudit cependant quand triomphent la Justice et le Bon Droit. Il y a quelque temps, un cercle bruxellois organisa des représentations dramatiques populaires où l'on interprétait les grands classiques. A tout moment la salle, composée d'ouvriers et de petits employés, applaudissait à tout rompre. Cela prouve que le peuple a en lui les sentiments du Beau et du Bon, qu'il importe aux classes plus élevées de développer.

Mais, encore une fois, cela n'influe en rien sur mon argumentation précédente, cela ne m'empêche pas de rester l'adversaire résolu de ces publications bon marché.

Que sont-elles, le plus souvent ? Élévent-elles le cœur et l'esprit vers un idéal quelconque ? Bien loin de là ! A part quelques-unes, que l'on pourrait compter sur les doigts, elles spéculent uniquement sur les passions les plus abjectes, recherchent avec soin le mot graveleux et se complaisent aux situations scabreuses. Le langage de Cambronne, — lui, au moins, était un grand général et un brave, — eût paru digne des « Précieuses » à côté du style de ces virtuoses de la boue.

Je me défendrais toujours d'être un bigot ou un tartufe, les gens trop vite scandalisés sont, le plus souvent, des hypocrites dont la conduite privée laisse beaucoup à désirer. Je sais qu'un roman ne peut et ne doit pas être traité comme une hagiographie, mais de là à enseigner au peuple le dévergondage systématique, il y a de la marge.

Les prolétaires sont déjà bien assez à plaindre au point de vue physique sans qu'il faille encore leur détériorer le sens moral. Quand ces cervelles primitives ont été bien triturées, il suffit d'un meurtre pour déchaîner les pires calamités : si le peuple, en lui-même, est digne de respect et d'égards, la foule, imbecille et cruelle, ne mérite que le mépris.

Il est bon d'être réaliste, il ne faut point être naturaliste.

Apprenons donc au populaire à s'éduquer, en répandant dans ses rangs des récits propres et honnêtes et si nous devons lui faire connaître ses droits, apprenons-lui aussi ses devoirs. C'est au peuple qu'appartient l'avenir, tant menacé par la noblesse désuète et abâtardie, par la bourgeoisie aveugle. Il importe donc de lui inculquer des principes de saine morale.

Guerre donc à cette littérature pornographique... pour autant que ce soit de la littérature !

Les mânes des grands ancêtres doivent tressaillir quand ils voient ce spectacle affligeant de la décadence de la belle langue « française ».

Sans compter — et c'est un argument de plus en ma faveur, que la plupart des écrivains, auteurs de ces saloperies, et de leurs éditeurs, portent des noms dont la consonnance est loin d'être française.

Vive notre belle langue latine et guerre aux jargons d'Outre-Rhin !

René FOUCART.

Egratignures

A M^r X. AVOCAT MORAL ET PUDIQUE.

Ainsi, Monsieur, les joues enflammées et les yeux chastelement baissés, vous avez, dans ce salon où je vous entendis, défendu les bonnes mœurs et leur sacré cortège.

Constipé et intègre, voué à la ponctuelle honorabilité comme d'autres sont voués au crime, vous vous êtes fait le défenseur d'une morale maniaque et doctrinaire et vous avez dressé contre tout ce qui vibre, tout ce qui chante, la haine farouche des esclaves enchaînés.

Et ce métier, Monsieur, vous l'exercez avec une insigne ferveur, vous insultez, vous mentez et votre verve venimeuse s'attaque à toutes les choses dont votre cerveau restreint ne vous a pas permis d'atteindre la beauté.

Vous courez les musées, et devant les femmes nues, vous éprouvez des besoins de vengeance, vous voudriez détruire ; et les groupes harmonieux des belles filles aux seins lourds, des enfants nus dont la chair est si belle, ne vous arrachent que des cris de colère.

Si l'on vous montre de la gymnastique rythmée, cette source de joie pour les êtres normaux, cette musique de gestes ne laisse en votre esprit qu'une formule : ces enfants et ces femmes ont les jambes et les pieds nus ; leurs costumes sont indécentes.

Vous bavez sur le cinéma quand vous voyez une scène d'amour et rien ne vous fâche autant qu'un baiser, mais le film fait faire défilé sous vos yeux l'assassinat compliqué d'une famille entière vous gardez le sourire béat des gens de bien.

Vous avez la haine de la beauté, de la vie et de l'amour.

Si l'on vous laissait faire, vous expurgeriez tous les livres, et pareils à ces gens qui chassèrent les Dieux de leurs bonniquins si neutres, vous feriez peut-être de la vie un exil dont vous auriez tué toutes les joies.

Si l'on vous laissait faire vous chasseriez les fleurs des jardins, et foulant d'un pied vengeur la rose lubrique, le lilas pernicieux et la violette languide, vous donneriez aux Dieux l'ordre de supprimer le printemps, qui est une fatale saison d'amour, une invite malsaine à des plaisirs que la Faculté vous a défendus.

TEDDY.

Les Commentaires

M. Hector de Sélys a pris la première colonne sonore de ce journal, et, en servant comme d'une porte-voix, il a poussé un cri d'alarme.

Prenez, à mon tour, une autre colonne, et m'en servant comme d'une « canabuse », je voudrais, d'ici, lancer quelques petits pois.

Liège, par son indolence historique et par manie de railler les siens, de remettre au lendemain et de se contenter de peu, perd son nom de capitale de la Wallonie.

Hélas ! oui, nous en sommes là, et M. Hector de Sélys, qui aime Liège et qui est un homme bien élevé, en eût voulu dire bien davantage ; il a gardé le reste dans sa barbe.

Or, au moment où Liège semble abandonner à Mons et à Charleroi cette place qui reste due à tous ses efforts sécularisés, au moment où quelques-uns semblent vouloir briser les chaînes d'une tradition, nous savons que tout le peuple d'ici que toute la génération de 1880, que toute la jeunesse sont enthousiastes, comme aux plus glorieux instants de notre histoire.

C'est de Liège que sont partis tous les beaux mouvements de la Wallonie. C'est ici que fut fondée la première Ligue wallonne, en un temps où les gens du Hainaut étaient presque nos ennemis dans cette affaire.

Nous avions des défenseurs résolus quand nos maîtres hennuyers d'aujourd'hui haussaient les épaules à nos exhortations et votaient les lois flamingantes. Enfin, c'est à Liège qu'est née l'idée séparatrice, et cette campagne d'art et de pensée qui nous révèle enfin la force de notre âme, en nous révélant notre terre et nos morts, s'est ouverte chez nous, par l'effort de nos chercheurs, de nos folkloristes, de nos artistes.

Si nous regardons autour de nous, nous découvrons dans la vie active de la foule et dans le travail des individus un élan admirable, Liège est la ville où s'affirme avec le plus de vaillance ce réveil de conscience dont il est tant parlé. Et cependant elle perd son titre de capitale de la Wallonie !

Nous ne dirons pas aujourd'hui les noms des coupables, nous n'accablerons pas cette éditité dont on pense tant de mal et qui est si mal la représentation de la cité, nous garderons, nous aussi, le reste dans notre barbe et n'usant pas, cette fois, de notre « canabuse », nous passerons à d'autres exercices.

Il est entendu, et cela se chante sur tous les tons, sur tous les bancs, sur tous les trottoirs, cela s'écrit dans les livres des écoles primaires, dans les cantates, dans les discours fabriqués par les prisonniers pour les Messieurs officiels, il est entendu, il est bien entendu que les Flamands sont nos frères et que nous les aimons beaucoup.

Tout le prouve ; nous usons des mêmes timbres-poste, des mêmes pièces de monnaie, des mêmes trains, des mêmes ministres, etc.

Nous ne le nierons donc pas pour ne plus être accusés d'antipatriotisme et traités de vendus à la France.

Nous affirmerons même très haut que notre amour des Flamands est plus qu'un amour fraternel, que c'est une sorte d'amour conjugal qui va jusqu'au sacrifice indiqué par les échevins de l'Etat Civil, jusqu'à l'oubli de nos orgueils et de nos petites révoltes de femellelles.

Quoiqu'en disent des célibataires rancés et des anarchistes, la Wallonie est une bonne épouse qu'un long mariage de raison a faite douce et gentiment passive.

Le Flamand jure et tire à lui les couvertures ; la Wallonie, sans même soupire, se contente de la ruelle et d'un coin du drap de lit, elle ne repousse pas son mari bourru qui, prenant toute la place, lui met — révérence parler — son derrière sur le nez ; et le matin, docile et aimable, elle fait à son homme des tartines bien grasses, puis elle se met à chanter.

La Wallonie a chanté tout l'été.

Et tout à coup le monde s'acharne à troubler le cœur de cette fidèle compagne et veut la persuader qu'elle n'est pas heureuse, qu'elle doit évincer sa vie comme dans les romans à trois francs cinquante et comme dans les pièces du Gymnase. On lui parle de séparation de biens, de divorce et de conseil de famille et de chiffres et d'avenir, comme si la bonne ménagère, toute à son travail et à ses chansons, avait cure de sa dot.

C'est, à la vérité, pousser un peu loin l'indiscrétion et le féminisme. Mais la Wallonie a fréquenté l'école moyenne — trop moyenne, hélas ! — et elle sait que Madame Sganarelle était une femme de caractère.

Vive, Messieurs, Madame Sganarelle et souhaitons que la tendre et aimante Wallonie ne comprenne rien à vos dangereuses théories d'émancipation qui sont la pire des littératures.

D'ailleurs, ne nous frappons pas, elle est gentille mais, comme une ancienne demoiselle bien élevée, un peu digne.

Etre digne ou dindon, a dit un philosophe qui vit peut-être encore malgré tant de sagesse, voilà le dernier soutien de la famille et de la société.

CESAR.

A TOUS CRINS

Nous vivons tout de même à une singulière époque. Je ne crois pas que jamais le lucre ait tant triomphé.

L'après au gain abolit tout sentiment.

Il faut que la sottise ait raison, que la haine s'affiche, que la bassesse emporte le dernier scrupule.

La semaine comporte des enseignements multiples, importants ou menus. Des milliers d'êtres pensants, ou que l'on croyait tels, se disputent à prix d'or les dernières places libres qui leur permettent d'assister au combat Klaus-Billy Papke, sous prétexte d'y puiser une leçon d'énergie ; admirable excuse, en vérité, comme si des spectacles brutaux pouvaient entraîner et former une chose que des brutes !

Des gens du Monde, de ce Monde devant lequel béent les oies du peuple et les singes de la bourgeoisie, de ce Monde qu'on dit être toujours le meilleur car il est le ramassis de toutes les médiocrités sociales, des gens du Monde, donc, ont envahi le prétoire de la Cour d'assises de la Seine pour assister à l'agonie d'un procès : celui des bandits célèbres.

Navrante constatation que celle-là.

Les quotidiens relaient les incidents d'audience avec une scrupuleuse vérité ; les hebdomadaires illustrés nous ont fixé sur les attitudes des coupables, par maints et maints clichés. Que de bavardages ! que de querelles d'opinions !

Pour qui ? Pour vingt individus bons à tout faire, pour avoir de l'argent, et qui, désormais, sont, de par la Presse, élevés au pavois de la gloire boueuse et servent d'exemples et de modèles à toute une génération de bas marlous et de faux révoltés comme eux en mal de possession.

Nul savant, nul héros n'a fait autant verser d'encre.

Soth, le glorieux explorateur du Pôle Sud, qui endura le dur martyre des glaces et de la tempête de neige, n'a eu chez nous que de maigres colonnes, découpées dans les feuilles anglaises, et l'inventeur des frigorifiques, le

NOS ARTISTES WALLONS



Nous avons, en son temps, annoncé la décoration décernée, en juste récompense de leur labeur littéraire, à MM. Jos. Vrindts et Henri Simon.

L'un est le premier de nos poètes lyriques et sa muse juvénile a traduit en vers délicieux les aspects du Liège d'autrefois, les tableaux de la vie populaire.

H. Simon, prosateur impeccable, psychologue profond, lettré délicat, a enrichi d'œuvres définitives le répertoire dramatique wallon. La double distinction qui les a, une fois de plus, réunis, honore en eux les deux formes de notre activité littéraire.

L'inlassable obligeance de MM. O. Colson et J. Remouchamps nous permet de publier ce beau portrait de nos deux chevaliers, pris au lendemain de leur « décoration. »

« Père du Froid » attendit cinquante ans, dans le mépris et le besoin, le dédain, l'octroyât un colifichet : la Légion d'honneur, tandis que des capitalistes de toutes races faisaient des millions avec sa découverte. « Quels fous ! » disent les commerçants. A Liège, il n'est pas un boutiquier un peu doré qui ne songe, pour grossir le « tas », à mettre ses capotins dans un music-hall ou dans un ciné. Tout marchand de bottines au détail rêve du million, grâce à l'invention de Lumière, sans même s'inquiéter, pauvre croquant d'arrière-boutique, s'il saura porter ce million qui le gênera comme un frac gêne dans son allure le paysan qui l'arbore.

Qu'importe : on gagne des « censes ». On ne veut plus que ça ; on ne vit que pour ça, c'est l'idée générale la plus commune.

Questionnez là-dessus les rapaces, ils vous ont de ces réponses déconcertantes de bêtise : « Il faut bien penser à l'avenir. » Comme si l'avenir leur appartenait. Ou encore : « J'ai des enfants et je veux qu'ils aient une vie supérieure à celle que j'ai menée. »

Comme si les fils de crétiens pouvaient avoir du génie, comme si ces enfants élevés par des médiocres dans la médiocrité pouvaient avoir un jour des sens de voluptueux, des goûts élevés, des aspirations nobles. Détrompez-vous, bons boutiquiers et vous tous patients compteurs d'or : bouchers, tripiers, bistrotiers de toutes sortes, vos descendants seront peut-être, par votre stupide générosité, que vous appelez sacrifice, pour que ce sentiment même ait, à vos yeux une valeur, encore, vos descendants, dis-je, seront peut-être avocats, médecins, ou militaires, mais sur cent, combien y en aura-t-il qui n'auront pas comme vous des âmes de bouchers, de tripiers et de bistrotiers ?

Combien de ces parvenus, par atavisme assoiffés de bénéfices louches, perceront par leur valeur, uniquement ? Des médecins avorteurs, des gens d'affaires véreux, des officiers de salon, tous en quête d'une dot rondelette en dépit de la laideur de l'héritière, voilà ce que vous nous donnerez comme enfants supérieurs à nous.

L'heure n'est plus, hélas, des beaux désintéressements. C'est le règne de Mercure impérial, l'âge d'or enfin, mais pas comme le comprenaient les anciens.

Et ce qui rapporte est, logiquement, la Huidre et la Sottise.

Où voulez-vous que la masse puisse des leçons de Beauté et de Noblesse ? Monsieur Picard a dû découvrir

l'« amie belge » derrière un comptoir. Le désintéressement allègre, le détachement aisé des basses contingences ne réside plus — et encore pas toujours — que chez les artistes. Et je ne puis résister à citer en manière de conclusion quelques lignes éloquentes à propos du grand dessinateur Willette dont on guette la prochaine entrée à l'Institut ; Willette, qui synthétise toute la grâce de Paris, tout l'esprit (gratuit) de son peuple ; Willette, qui ne fut et ne sera jamais riche que de génie. Ces lignes, les voici :

« Au Chat Noir, dit le peintre, nous travaillions pour presque rien, pour le plaisir de sentir des amis et un public vibrer à notre unisson. Il est probable que Salis (le tenancier) n'a jamais compris nos scrupules, car il était avant tout et seulement un marchand de bière, mais jamais notre inspirateur. L'art n'y a rien perdu, au contraire. Nous vivons, modestement, mais nous vivons en beauté. Le bistrot Salis est mort riche, il y a longtemps, de gastralgie compliquée... On n'en parle plus qu'avec aigreur. »

Et ce disant, Willette jetait un coup d'œil sur la toile commencée : une Valse chahoupée, inélégante et canaille, que contemplent avec réprobation les charmants protagonistes des danses galantes de jadis.

C'est qu'en effet la Danse même s'est commercialisée, Terpsychore déchuë tient boutique.

La Valse chahoupée date de six ans ; aujourd'hui, nous avons le Tango, un Tango qui ferait rougir les Argentins, danseurs caractéristiques et pittoresques, un Tango pour hétaires excitées et apaches besogneux, un Tango pour faire boire et... le reste. Qu'importe ! la caisse s'emplit. Ça s'harmonise admirablement avec les combats de boxe, les audiences de Cour d'assises et autres prostitutions.

On parle de l'émancipation de la Femme, qui, devenant l'Egale, cesserait d'être la Rétrobuë, ce qui serait la fin de cette honteuse exploitation du Désir. Eh ! bien, jamais notre compagne n'a entendu tant d'appels à la Honte. Jamais elle n'a été aussi « marchandise » que de nos jours. Ce bon commerce envahit tout. Vénalité et marlouterie, voilà la devise du jour.

Boxe, danse, lutte, cabotinisme, assassinat et vol sont les rayons les plus cotés.

Où cela s'arrêtera-t-il ? Ohé ! ohé ! les Intellectuels, à quand la réaction ?

LOUIS JIHÉL.

POUR NOS HÉROS

Souscription pour la commémoration de GEORGES KRINS, héros du "Titanic"

Report des listes précédentes : fr.	720 30
Victor Vincent, Liège	0 50
Louis Lagache, Liège	0 50
Jules Claskin, Liège	0 50
Henri Lemaitre, Liège	0 50
Jean Sculier, Liège	0 25
Armand Ledoux, Liège	0 50
Mariette Vincent, Liège	0 25
Jean Carpentier, Liège	0 25
Jean Guélin, Visé	0 25
Henri Thomas, Ans	0 25
Florent X. Liège	0 25
Mévisson, Liège	0 50
Collecte faite au café « La Fraternelle » à Spa	3 30
Collecte faite à une séance de cinéma à la salle « La Fraternelle » à Spa	21 60
M. B., Liège	10 —

Fritz Toussaint (Membre de la commission directrice des musées royaux de Belgique), Bruxelles 20 —
M. et Mme Guillaume Broers, Liège 10 —
J. Barbier père, Liège 5 —
E. Ghinonnet, Liège 5 —
Masson, Asnières (Seine) 5 —
J. Raick, Liège 3 —
François Paës, Dolhain 5 —
Henri Grandjean, Verviers 10 —
Torres, Bruxelles 5 —
R. Kleist et C. Lederer, Bruxelles 10 —

A reporter : 837 70

N.-B. — Les fonds sont déposés à la «Banque Populaire Place St-Paul, où des listes de souscriptions se trouvent à la disposition du public. On s'inscrit également aux bureaux du journal : Rue Lulay : No 2.

A la salle Soiron, rue de la Régence, tableaux et dessins de feu J. M. Nisen, peintre liégeois.

On a vendu ces jours-ci, à l'hôtel Drouot, un squelette. Il y a trente ans, c'était, dans certains milieux, le mode de posséder une de ces pièces anatomiques.

Sarah Bernhardt avait un squelette. Marie Colombier ne pouvait décemment n'en point avoir. Mais elle s'en lassa et l'offrit à Rollinat.

— Combien en voulez-vous ? dit le poète des « Névroses ».

— Trois louis, comme celui de Sarah. Rollinat secoua la tête. C'était trop cher. Puis, de ce ton de galanterie macabre hérité de Baudelaire :

Si c'était le vôtre, je ne dis pas !

On sait que la tradition veut à la Comédie-Française que le semainier rende compte de chaque représentation sur un livre spécial, mais c'est là un soin superflu dont il ne s'acquiesce pas toujours. Cependant Mounet-Sully le remplit fidèlement. Et on rapporte qu'à propos de la triomphante «Primeuse», l'illustre interprète de nos vieux tragiques a écrit sur le livre de semaine :

« J'aime mieux « Phèdre » !
Et, le lendemain soir, on pouvait lire à la suite cette autre mention brève :

— Moi aussi.

Elle était signée Robert de Flers.

Historie d'amour.
Cher monsieur... Mon très cher monsieur... Mon cher Edouard, mon ami, mon Edouard, mon gros, mon petit, cher Edouard. Cher monsieur... Monsieur.

M. Nestor Wilmar, de fuyante mémoire possédait une cave renommée. La vente de ses vins a eu lieu mardi. Le matin, les vins de Bordeaux ont été mis aux enchères. Signalons les crus de 1906 cédés aux prix suivants : Margaux, 1 fr. 40, Raviac, 1 fr. 50, Ranzat, 3 francs, Château-Latour, 3 fr. 10. Tout cela augmenté des frais de vente, de mise en panier, etc.

Les vins de Bourgogne n'ont pas eu une vogue analogue.

Notons quelques prix pour les vins de 1906 : Pomard, de 1.70 à 1.90; Santenot-Volnay, 2.10 à 2.20; Morey, 2.30 à 2.80; Chappelle-Chambertin, 3.70 à 3.90; Corton, 3 et 3.10; Richebourg, 3.50 à 3.70; Musigny, 3.40 à 4.00; Clos de Tard, 4 à 4.20; Chambertin, 3.20 à 4.10 selon les maisons; Romanée, 5.10. Selon l'ordre logique, c'est le roi de l'année.

Les crus de 1904 clôturèrent la séance aux prix suivants :

Baume, 2.20 à 2.60; Savigny, 2.40; Aloxe, 2.90 à 3.10; Morey, 3.40 à 3.60; Corton, 3.50 à 4.20 selon les maisons; Richebourg, 4.40 à 4.70; Clos de la Roche, 5.40; Clos des Fèves, 10 à 5.60; Musigny, 3.50 à 3.70; Romanée, 4.90 à 5.00 selon les maisons; Chambertin, 4.90.

Voilà les amateurs fixés.

La paille et la loutre.

Hier, à une terrasse d'un café des grands boulevards, deux hommes provoquaient la stupeur des promeneurs de ce beau dimanche. Ces deux hommes ne se livraient à aucune excentricité : ils buvaient simplement de la bière ; ils étaient décentement vêtus et avaient de longs pardessus ; mais ils étaient coiffés d'un chapeau de paille. Et tous les badauds et leurs femmes se s'esclaffèrent.

Cependant, toutes les femmes avaient elles-mêmes des chapeaux de paille, garnis des plus belles fleurs printaniers. Si peu coquette que soit une ménagère de la mode exigeante, il n'est pas possible à une dame de porter, après la fin de janvier, un chapeau de feutre ou de velours.

Or, cette année, l'hiver clement, vous le savez, nous réservait des surprises. Il fallut reprendre les manteaux épais et les fourrures. Hier, les femmes se promenaient avec leurs skings, leurs renards, leurs loutres et leurs chapeaux de paille, sans s'apercevoir le moins du monde du contraste extraordinaire. Et, voyant deux hommes coiffés comme elles, elles s'amusaient ! La paille et la loutre !

De agents de police des renseignements, ils n'osèrent pas conduire au poste les deux consommateurs qui faisaient une si belle démonstration par l'absurde de l'absurdité de la mode. Mais ils leurs dirent sévèrement que la mairerie ne serait officiellement célébrée que jeudi prochain. Et les hommes coiffés de leur chapeau de paille se levèrent et quittèrent le café. Une foule immense les suivit jusque dans la salle d'un cinématographe.

Un joli mot de Madeleine Brohan.

Le soir où elle créa «Le Monde où l'on s'ennuie», la spirituelle actrice causait, au foyer de la Comédie Française, avec le maréchal Canrobert.

— Vous paraissiez nerveuse, chère amie, lui dit tout-à-coup son illustre interlocuteur. Qu'avez-vous donc ?

— Ce que j'ai... Mon Dieu, c'est bien simple, j'ai le trac !

— Le trac fit le soldat, étonné. Qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est la peur, mon cher maréchal.

— Comment « la peur » ?

— Au fait, c'est vrai, fit la comédienne en retrouvant alors son sourire. Vous ne pouvez pas savoir !

Et, après l'humidité :

Picard ! Allez donc me chercher le dictionnaire pour apprendre à M. le maréchal Canrobert ce que c'est que la peur !

Memento des Expositions.

Au journal de Liège : le peintre Jean Gouveloos.

Au Cercle des Beaux-Arts : les peintres Mlle Drumaux et Duchâteau.

A la Bibliothèque Centrale, rue des Chiroix, salon du Cercle les XI.

miraient mal s'ils ne possédaient pas une couche historique, rehaussée de brocards et d'or ciselés.

Les souverains européens, au contraire, affirmant, dans leurs chambres, leur goût de la simplicité.

Le kaiser dort sur un lit de camp. Le roi d'Italie sommeille dans un petit lit de fer dont la valeur ne dépasse pas 75 francs, et le roi des Belges aime à se prélasser dans un hamac.

Mais le plus partielle des souverains est assurément le nouveau mikado, qui dort sur le parquet avec, pour oreiller, deux bambous en croix !

Il doit avoir le sommeil dur.

Pour les Flamandings.

A l'audience solennelle de rentrée du tribunal suprême de la Louisiane, en 1889, un membre du barreau, Me Charles Buck, s'avança à la barre, et demanda que la cour

sculptât, à l'ensemble du quai de la Goffe, le Mont-Saint-Martin, tel qu'on le voit du boulevard de la Sauvenière ; quai de Maestricht, notamment le Musée d'Armes, un immeuble avec pavillons latéraux, la maison Curlius et une maison que décorait d'élégantes ferronneries.

L'art appliqué.

Les hideuses palissades qui masquent de nombreux immeubles se baroloient, naguère d'affiches bientôt périmées et loqueteuses.

Une haute palissade dressée, en ce moment, rue du Pont-d'Avroy, ses trois faces peintes à l'huile de haut en bas. Un panneau retrace la fin tragique de la mission Scott.

Les autres, plus paisibles, montrent des animaux émettant sur leurs maîtres ou voisins des opinions irrévérencieuses autant que justifiées.

Signalons à nos artistes ce nouveau débouché, et à Liège-Attractions, un sujet de concours inédit.

On parle à nouveau d'agrandir notre Hôtel-de-Ville. Il est évident que « nos tuyaux » eurent le tort de ne pas le construire élastique.

Si nous n'étions pas à Liège, je me permettais une suggestion à nos édiles : au lieu de compromettre le caractère architectural — honorable après tout — de notre Violette, pourquoi ne pas acquérir les immeubles qui forment la pittoresque « Cour des Mineurs » et loger là, à deux pas du Marché, les services communaux, aujourd'hui disséminés.

L'assurance ainsi la conservation et la restauration d'un ensemble des plus caractéristiques. Au fait, cela coûterait-il bien cher ?

M. Falloise, échevin des Beaux-Arts, a promis à l'Œuvre de Artistes, de représenter la Ville à l'inauguration de la maison Grétry.

(Sous toutes réserves. N. D. L. R.)

Mot de la fin :

Un mot spirituel que la « Gazette de Liège » attribue à un de nos édiles :

« Lundi soir, des finances croise dans la salle des Pas-perdus de la Violette un vieillard qui lui demande le chemin de la salle des séances du Conseil communal.

M. Jules Seeliger indique l'escalier opposé à celui qu'il va gravir lui-même :

« Prenez en face, dit-il courtoisement ; par ici, c'est l'entrée des artistes ! »

L'HOMME DES TAVERNES.

LA MER EST CALME...

La mer est calme, le ressac doux, Ainsi, dans ce soir paisible de septembre, halète une langue de paix désenvelée et d'amour assoupie ; Et l'ardente s'éveille, et les âmes s'enivrent.

La mer est calme. L'âme sourit à revivre ses joies enchantées, lorsque, exultante, elle s'endormait, comme le léopard dans l'ardente clarté.

Et le souvenir lui revient des oliviers en fleurs et des campanules violettes, abritant les jeunes convites sous leurs arcs de double menton.

Oh ! les chimères et les rêves irritants, et les baisers déçus, dans les sentiers fleuris de myrte et d'adonis !

Et la chapelle votive au sommet du mont, dont le refus de l'âme fatiguée, et les souffles des roses empourprées, offertes à la Vierge debout, dans l'attitude d'une éternelle prière pour les humains.

Et l'aimée qui ne vient pas encore au rendez-vous longtemps désiré ; et la défaillance, devant les heures qui passent rapides comme des destriers, et la fièvre ironie des gens, qui raillent notre souffrance.

La mer est calme, le ressac doux, Voici et revivrai, sur un rythme égal, les fontaines des jours enfuis.

Et la mélancolie nous assaille, devant ces chimères dédoublées, qui furent un jour nos chaînes et tiennent notre âme en un doux esclavage.

O. A. LUCCHINI.



Les Cours.

La famille royale fera bientôt un court séjour dans le Midi. L.L. MM. le Roi et la Reine se rendront, vers Pâques, à Antibes, où elles passeront, avec les jeunes princes, une quinzaine de jours.

S. A. R. la comtesse de Caserte est partie de Cannes pour Boulogne-sur-Seine, afin de se rendre auprès de sa fille, la princesse Louis d'Orléans et Bragança.

C'est dans le courant de mai que sera célébré le mariage de la princesse Victoria Louise, fille de l'empereur d'Allemagne, avec le prince Ernst-Auguste de Cumberland, qui montera sur le trône de Brunswick.

Au mois de mars, l'impératrice et sa fille feront un séjour à Gmunden, chez le duc de Cumberland, et la souveraine allemande se rendra ensuite à Vienne, pour présenter les fiancés à l'empereur François-Joseph.

On fête, en Russie, le troisième centenaire de l'événement des Romanoff au Trône.

COUS DE DANSE. — Pour connaître toutes les danses adoptées dans les bals mondains, 10 leçons de Mme Balza suffisent. Leçons particulières. — Organisation de cours. — 49, rue du Pont d'Ile.

Les Mariages.

Sont officielles les fiançailles de la comtesse Pauline Cornet d'Elzuis de Peissant, fille de feu le comte Cornet d'Elzuis de Peissant et de feu la comtesse, née baronne Wethall, avec le comte Raoul de Bourcet de la Saigne, fils de la comtesse douairière de Bourcet de la Saigne, née vicomtesse du Toit d'Oyvaenest.

Souffrez-vous de MAUX DE TÊTE, MIGRAINE, NEURALGIES, ne prenez que les cachets de MITINE, remède souverain (10 ans de succès). Fr. 1.50 l'étui toutes pharmacies.

Le baron de Cartier d'Yve vient de donner un grand déjeuner pour fêter les fiançailles de son fils, le baron Robert de Cartier d'Yve, avec Mlle Hermans.

Au nombre des invités : M. et Mme Gendebien d'Erstevens, M. et Mme Hermans de Favereau, M. et Mme Gaston Pirmé de Looz, baron et baronne de Montpeller de Vedrin, baronne Louise de Cartier d'Yve, baron et baronne Herman de Pitteurs de Budingen, baronne de Gaiffier d'Heestroy, baron Antoine de Pitteurs Hiegaerts, comte Charles de Villers, baron et baronne Alfred de Cartier d'Yve, baronne de Pitteurs Hiegaerts, etc.

Sont officielles les fiançailles de Mlle de Jessaint, fille du baron de Jessaint, petite-nièce du marquis de Ségur, avec M. Robert de Broqueville, fils cadet du ministre de la guerre et de Mme de Broqueville, née baronne d'Huart.

En avril prochain sera célébré le mariage de Mlle Watrin, fille de M. le docteur Watrin et de feu Madame née Delhaye, avec Monsieur Scuvie de Visé, industriel, en notre ville.

Cours gratuits de chant et de déclamation lyrique donnés par M. Adolphe Marechal, de l'Opéra-Comique. Les jeunes gens qui désirent suivre ces cours peuvent se faire inscrire rue Renssonnet.

Chronique des Lettres wallonnes

Dans une étude très documentée publiée ici-même, M. A. Fivet a montré que — miroir enrubanné ou se reflétant parfois des fronts soucieux — que la revue de fin d'année porte — la trace des préoccupations du moment. Ce genre frivole a, pour l'avenir, valeur de document.

Cette saison, les revues sont wallonnes, non seulement de langage, mais encore de sentiment. Depuis toujours, le bon patois de terroir leur fournit le sel de joyeuses scènes locales. Depuis longtemps, la contrainte flammigante y est houspillée, égratignée, voire honte.

Mais le ton a changé ; la satire se venge, l'humour se médite, comme ce 37. « Chemin sous bois », ces « Dunes à La Panne » (12) et des vues de Rothenburg, plus assimilables à la nature du peintre, et parmi lesquelles je signale le 38 — « Porte de l'ancienne hôtel-de-ville », très pittoresque en soi, avec ses souvenirs d'influence espagnole dans l'architecture des pierres et des fers. Mais, dans tout cela, pas d'élan.

Les notations brèves des Nos 42, 43, 44 me rappellent les tableaux que la Compagnie de l'Ouest-Etat affichait dans ses gares pour engager les voyageurs à visiter des contrées inconnues, sur la ligne des troux pas-chers.

C'est de l'art pour trains de plaisir.

Dans la seconde salle, M. Delderenne enfoncé facilement son expositum, ne s'est pas que j'adore l'art de M. Delderenne, à qui je trouve trop de cette précision quasi-photographique que recherchent les bour-

gnois, mais M. Delderenne possède une habileté indiscutable : son dessin est sûr, l'air évolue autour de ses arbres feuillus ou grêles, mais M. Delderenne possède une habileté indiscutable, et sa sincérité sert une vision tandis que chez son voisin cette sincérité, aussi profonde, j'en suis certain, ne sert que des faiblesses.

Je reproche à M. Delderenne de se complaire dans des éclairages trop semblables ; il a trop l'air de rechercher les fins de jour, comme s'il craignait les éblouissements arc-en-cielistes du soleil, la rutilance désordonnée des milis de la nature.

M. Delderenne copie aussi plus qu'il n'interprète, mais reconnaissons qu'il copie bien. Citons des vues de l'admirable forêt de Fontainebleau, hélas ! aujourd'hui bien usée, mais que M. Delderenne a notée avec un soin fidèle ; toute pleine d'arbres centenaires et de roches étranges, la vieille forêt a toujours un charme pénétrant et mystérieux. (Nos 2 à 9).

Je préfère la-dedans le No 8, « groupe de chênes » de rude et solide facture.

Le No 10 « cascade, dans le Luxembourg », ressemble trop à Fontainebleau ; pourtant j'ai idée que le ciel luxembourgeois et le ciel de l'île de France ne doivent pas être semblables.

Admirez ce No 15, « rue de Schoor », 17, « vieilles chaumières » ; 18, « chemin en Campine », bien, très bien même, en dépit d'un peu de sécheresse ; 22, « après la pluie », jolie impression de fraîcheur et d'accalmie ; 23, « Bruges », avec un lointain richement empâté et qui ne figure pas au catalogue, lequel s'arrête à 25 (?) 14, « Le Hameau », bien en atmosphère. Et surtout le 20 « Bruyère », qui donnerait à penser à notre bruyériste officielle, rases, Agoutiers. Pouget, tant ici les dunes sont dardant, tumultueusement violacées.

Une petite bonne femme donne l'échelle du tableau et s'avance en virage de la route salomonnesque. C'est très bon ainsi encore que ce No 18, « Chemin en Campine », qui nous ramène à la préférence peut-être à tout. C'est peint rudement, sans l'échelle superflu et c'est bien dans une telle campagne que Georges Eckoud a pu situer son admirable tragédie rustique « Kees Dorck ».

En somme bonne exposition pour M. Delderenne.

Allons, Liégeois, mes amis, secouons-nous un peu, que diable ! A chaque instant autour de moi, j'entends vanter l'art wallon ; voudrais bien que vous m'apportiez un peu comme on dit à Montmartre ou vous veniez aller passer quelque temps. J'attends, je vous attends. Pour quand est-ce ?

L'exposition Delderenne-Watrin ferme ce jour même. Ma critique est donc plus à l'adresse des peintres que des amateurs. L'un des expositants au moins ne me reprochera pas d'avoir gâté ses affaires de boutique.

SALLE DU « JOURNAL DE LIEGE »

Exposition de J an Gouveloos

M. Jean Gouveloos, de Bruxelles, envoie à Liège près d'une cinquantaine d'œuvres. Je recommande ces envois à notre public, car il y a là de remarquables manifestations picturales. M. Jean Gouveloos est un académiste des plus vigoureux, et son œuvre, bien que modèle sous vingt aspects différents et vous admirerez, ainsi que je l'ai fait, son amour de la belle chair et de quel voluptueux pinceau il pètit la rondeur d'une épaule et le modelé d'une hanche. D'autre part, des études d'intérieur nous révèlent d'autres attitudes de ce même modèle, avec un mélange de psychologie comme en mettait Alfred Stevens dans ses œuvres de cheval. Des paysages aussi, bien en place, bien en pâte, vous solliciteront, et je n'oublierai pas le réel talent de portraitiste que M. Jean Gouveloos joint à tant d'autres qualités.

La place et le temps me manquent aujourd'hui, mais, samedi prochain, j'examinerai ma rubrique « Les Arts » à étudier cet excellent peintre comme il le mérite.

Louis JIHEL.

Errata : Parmi trop de fautes de composition commises dans notre dernier numéro je tiens à relever ces deux-ci qui dénaturent le texte.

Dans « à tous crins » 37e ligne, c'est « danse du Sabre » qu'il faut lire et non : danse du Sabre.

Dans « Les Arts » Se signe, lire « chefs de file » et non pas : chef de fils. L. J.

Deux peintres sollicitent au Cercle des Beaux-Arts l'attention des amateurs.

L'un, Léon Delderenne, flamand de la province d'Anvers, l'autre, Gérard Watrin, liégeois, du boulevard d'Avroy.

J'attends encore après ma visite une révélation liégeoise en peinture, depuis que José Wolff a fui sa province pour sentir l'âme ardente de la Ville-Lumière.

M. Gérard Watrin est, en effet, loin d'être une découverte passionnante. Tout ce que la peinture a de poncif, de monotonie, de banal pour tout dire, M. Gérard Watrin l'a adopté et en a fait son procédé.

Il ignore en quelle académie M. Watrin a pratiqué ce qu'on appelle d'ordinaire des études, mais sûrement, s'il s'est exercé à la copie des maîtres, à l'observation de leur habileté : s'il a senti, si peu que ce soit, la flamme réchauffante de leur génie, c'est avec une âme non indigne, avec des nerfs bien recroquevillés.

Nulla personnalité ne se devine dans les toiles de M. Watrin encore qu'on y sente une application qui fatigue le visiteur.

Des maîtres, M. Watrin en a vu, en ennuiesse, qualités de propreté, de méticulosité, de persévérance, cette persévérance inutile quand on n'a pas le feu sacré. M. Watrin est comme l'enfer qu'on dit « pavé de bonnes intentions », mais c'est un enfer bourgeois de tout repos.

Voyez au 1 — cet intérieur d'atelier qu'on monterait à une servante en lui disant : « Voilà, ma fille, comment doit être arrangée cette place, lorsque vous aurez fini d'enlever les pouspières. » J'ai, fils de peintre, ami des peintres, critique depuis vingt ans, vu mille ateliers divers, jamais d'aussi froide, d'aussi ordonnée.

La poésie de ce « Bégayage » (5) est froide ; ces 10, 15, 21, 23, 28 sont froids. L'Italie de M. Watrin est une Italie de kaléidoscope, sans chaleur, sans rut, sans violence. Par ci par là, dans ce froid, une image moins médiocre, comme ce 37. « Chemin sous bois », ces « Dunes à La Panne » (12) et des vues de Rothenburg, plus assimilables à la nature du peintre, et parmi lesquelles je signale le 38 — « Porte de l'ancienne hôtel-de-ville », très pittoresque en soi, avec ses souvenirs d'influence espagnole dans l'architecture des pierres et des fers. Mais, dans tout cela, pas d'élan.

Les notations brèves des Nos 42, 43, 44 me rappellent les tableaux que la Compagnie de l'Ouest-Etat affichait dans ses gares pour engager les voyageurs à visiter des contrées inconnues, sur la ligne des troux pas-chers.

C'est de l'art pour trains de plaisir.

Dans la seconde salle, M. Delderenne enfoncé facilement son expositum, ne s'est pas que j'adore l'art de M. Delderenne, à qui je trouve trop de cette précision quasi-photographique que recherchent les bour-

Pouvons-nous voir en ce fait une raison d'espérer ? En cette « revue » des lettres wallonnes, — memento de notre activité littéraire — je tenais à le signaler, comme un indice du lent réveil qui prélude — sans doute — au combat nécessaire, et peut-être, à la victoire.

Julien FLAMENT.

Nous avons publié le « Poème du Feu » écrit par MM. Ista et Bartholomez à la gloire de la Wallonie industrielle. Nous avons la bonne fortune de reproduire l'émouvant « Catrusème Wallon » de notre sympathique confrère Nello Breteuil. Poète délicat, journaliste distingué, revuiste verveux, Nello Breteuil se révèle en ce morceau, auteur wallon de bonne lignée.

L'excellent artiste qu'est Donat Wagne fait acclamer chaque soir « Li Catrusème wallon » dans « Ça va ! » à la Renaissance.

LI CATRUSÈME WALLON

Savez-ve bin gou qui dit, nosse catrusème wallon ?

Y dit qu'fât esse honniessse, qu'fât esse franc, qu'fât esse bon.

Et ces treus p'tits mots là nos l'ses p'wer, dans st-dê l'âme,

Sins qu'maye à nouk di sels on aye polou, [s'et blâme.

Honniessse ? Sûr nos l'estans, ca n'vîkans [s'et nosse vîye,

Sins pouhî, comme des arêts, d'vîns l'casse [d'et p'vîye,

(à son fils) D'hez, m'fis, est-ce vîye coult ?

LE FILS

Awê papa.

LE VIEUX

Frânes. Nos l'estans s'ossu, ca, d'vîns [nosse caractère

N'a nolle plêce, on l'et bin, p'ne tchi [tchêye di mystère ;

Comme on l'ise on l'aye di ans d'vîye, [frâmesse qui vîye,

L'vîrité so nos l'êps ni fet nin des ant- [chous,

La Leçon du Cid

De Félix BODSON

La Comédie Française donnait, vendredi dernier, *Le Cid* au Théâtre du Parc. Le spectacle fut d'autant plus réussi que l'avisé Reding avait eu l'idée de faire précéder le chef-d'œuvre d'un délicieux acte en vers: *La Leçon du Cid*, de notre concitoyen, le poète Félix Bodson.

Il était à craindre que sa pièce ne souffrit de ce redoutable voisinage; il n'en fut rien, et l'œuvre de notre ami, vaillamment défendue par la troupe du Parc, a remporté un bien grand succès.

Ce n'est, du reste, que justice, car *La Leçon du Cid* est une pièce, une vraie pièce, la meilleure peut-être qu'ait donné jusqu'à présent le Théâtre National. Le thème en est simple, émouvant, éminemment dramatique, les vers bien frappés, l'action rapide et sûrement conduite. C'est l'œuvre d'un poète, mais d'un poète qui connaît la scène et sait sacrifier à ses exigences.

Le Cornelle que nous montre M. Bodson n'est pas un héros d'Horace ou de Cinna, mais bien le vaillant amoureux de Pulchérie et des stances à Mlle du Parc.

Vous vous souvenez de ces vers
Marquise, si mon visage
A quelques traits un peu vieux,
Souvenez-vous qu'à mon âge,
Vous ne vaudrez guère mieux.

Le temps aux plus belles choses
Se plaît à faire un affront,
Et saura faner vos roses
Comme il a ridé mon front.

Pensez-y, belle Marquise:
Quoiqu'un grison fasse effroi,
Il vaut bien qu'on le courtise,
Quand il est fait comme moi.

La Leçon du Cid paraît bien n'en être que la réplique.

CORNEILLE.

Bon! c'est moi qui suis jeune et vous qui
[semblez vieille:]
J'ai cinquante-deux ans.

LA MARQUISE (Mlle du Parc).

Mais vous êtes Cor-
neille.

Mais l'aurore d'or que vous font vos écrits
Efface à nos regards vos rares cheveux gris:
Et votre nom vainqueur, grand parmi les
[illustres,
Ne pouvant pas vieillir, vous ôte quelque
[illustres.

Et la belle Marquise s'éprend du «vieux bonhomme», qui lui dit son bonheur:

CORNEILLE.

Longtemps j'ai pressenti mon bonheur, sans
[vouloir]
Rapprocher son matin radieux de mon soir;
Car mon âme était fière encore plus qu'é-
[brise,
Mais mon orgueil abdiqua: à tes pieds, je le
[brise.

Tu m'aimes, j'ai vingt ans, tu le dis, je te
[crois]
Et je suis plus comblé que le plus grand
[des rois!]

Oui, j'avais deviné ta tendresse ingénue;
Comme l'astre du jour, qu'une brume atti-
[gne]

Et qui monte derrière un rideau de vapen,
Seule plus aveuglant quand le voile trom-
[beur]

Sous le souffle du vent brusquement se dé-
[chire,
Ton amour printanier qui veut bien me sou-
[rire,
M'apparaît tout à coup éclatant et vermeil,
Et m'éblouit les yeux comme fait le soleil!

Ne croirait-on pas entendre Rodrigue!
Mais il y a quelqu'un qui va rappeler Corneille au devoir, c'est Marie, sa femme:

Je ne veux que t'aimer... Je ne suis pas très
[fine:]
Mon âme est simple, mon esprit n'est qu'un
[cœur]

Et seul à te servir mon savoir est borné...
Pierre, tu es mon Dieu, ma foi, mon écon-
[gile.]

Je ne suis à tes pieds qu'une femme fragile,
Et tu ne voudras point que je souffre par
[toi!]

Oh! non, jure-moi bien que sous ton calme
[toi!]
Où j'eus la joie un jour de me voir acceptée
Je resterai l'épouse aimée et respectée...

Puis c'est le petit Cornelle qui vient embrasser son père et lui redit avec enthousiasme ce vers du *Cid* dont il vient d'achever la lecture:

«Je dois tout à mon père avant qu'à ma
[maîtresse]

Ah! faire son devoir, quoiqu'il puisse s'en
[suivre]
C'est la grande leçon que nous donne ce
[livre...]

Le vieux Cornelle l'a compris, il fera son devoir, il ne suivra pas la marquise à Paris, mais il écrira une pièce où il redira l'histoire de son dernier amour:

«Je roule dans mon cœur toute une tragé-
[die]

Voici ce qu'il a rêvé:

...Quelque homme illustre — artiste ou roi
[— n'importe]
Déjà sur le déclin, mais cependant qui porte
Sans faiblir le fardeau des ans et du destin,
Est brusquement aimé, comme on l'est au
[matin]

De sa vie. Ardemment, par une jeune femme
Que subjugent sa gloire et sa noblesse
[d'âme.]

Oh! le ravissement d'un amour frais et beau
Pour qui s'accoutumait à penser au tom-
[beau!]

Mon héros sent son cœur défaillir de ten-
[dresse,
Il cède, il est vaincu... Soudain, il se re-
[dresse,
Il songe à sa maison, dont il est vénéré,
A l'épouse, aux enfants, au nid cher et sacré,
Que sa chute emplit de douleur et de
[honte.]

THOMAS.

Et puis?...]

CORNEILLE, douloureusement.

Je ne sais pas... je crois bien
[qu'il se dompte.]

Il y aura alors une scène où il expliquera à la Marquise qu'il doit renoncer à son amour.

Car un Maître plus fort commandait à nos
[âmes,
Un maître que toujours en soi-même on
[peut voir...]

LA MARQUISE.

CORNEILLE.

Le seul qu'il faille écouter: Le Devoir!

Et le rédacteur d'un grand quotidien liégeois, qui se dit littéraire, prétendait, l'autre soir, que nous n'avions pas d'auteurs dramatiques.

JOYZELLE.

LE PROPRIÉTAIRE

Tout d'abord, il travailla aux charbonnages. C'était après la guerre; les années étaient bonnes et il acheta bientôt un cheval qui était d'un pelage pie comme les chevaux de cirque avec une queue longue et une crinière flottante; et une charrette qu'il peignit lui-même en vert.

Sa femme l'accompagnait de village en village. Elle d'un côté de la route, lui de l'autre, criant de porte en porte:

«A loques, à loques!... Marchand de vieux fers et loques!... Peaux de peaux de lapins!»

Ils allaient, ils allaient. La femme était une longue jaune, à tête nue, un tablier tourné en vent, de gros souliers gris aux pieds. Elle achetait des morceaux de couenne salée pour les sucer comme des friandises à la façon des enfants qui mâchent des lanières d'écorce de bouleau. L'homme avait un large dos arrondi en manière de voûte, où s'étalait son sarrau sans faire un pli; un visage rouge, ligné de cicatrices de charbon, entouré de cheveux jaunes, raides comme des poils de brosse à laver les vitres, et que sa casquette, quoique enfoncée à coups de poings, ne pouvait toujours maîtriser.

Et au milieu du chemin, le cheval de cirque, avec l'air drôle d'un monsieur de la ville dans les champs, tirait la boutique sur les roues, où s'amorçaient les vieux os des bouillis des dimanches et les chiffons récoltés, et aussi les bibelots de ménage dont se payaient les épouses: une rangée de balais dressés debout, la brosse en l'air et arborant, comme des étendards à plis lourds, des torchons à laver; des seaux de fer et des marmittes étamées qui faisaient à la voiture un collier ferrailant et cliquetant; et sur le derrière, de menues poteries rouges pour le ménage des petits enfants, berliquetaient à des ficelles.

Comme il n'y a rien pour travailler aussitôt à amasser deux liards, que de petites frustes gens, ceux-ci allaient à leur tâche de toutes leurs forces. A travers le canton, en long et en large, avec sa femme et sa voiture, on voyait passer le chiffonnier sifflant, laissant ses mains traîner aux murs pour s'amuser à toucher les choses, et criant dans les allées qu'il était là pour les loques.

Je le connus. Et même avec quelle impatience l'attendis-je souvent, aux semaines de duccas! Dès que j'avais entendu son cri et son tintamarant attelage qui descendait le tournant de l'église, je courais lui porter mon panier de chiffons ramassés dans les coins et de peaux de lapins séchées et bourrées de foin. Quel jeune garçon n'aurait vendu jusqu'à ses vêtements au «loquier» pour le plaisir de le voir peser avec sa balance, et dire: c'est tant, et tirer sa roue, tandis que les barriques des marchands de frites et des chevaux de bois étaient en train déjà de se monter sur les Trieux?

La femme vint à mourir et le chiffonnier qui boitait de la sciatique chercha un plus facile métier.

Il disposa donc un tonneau d'huile de pétrole sur un haquet, muni d'une sonnette emmanchée à long ressort, et il se remit en route en criant, cette fois:

«Pett, pett, pett, pétrole!»

Il suivait les mêmes routes que jadis et traversait encore les places de tous les villages à la ronde en clopinant, au bruit de la drindelinante, folle, ivre et inlassable sonnette qui boitait de la sciatique chercha un plus facile métier.

Un jour, en réunissant les sous des vieux os et des vieilles loques et les sous des mesures de pétrole, le marchand trouva dans son coffre de quoi acheter une maisonnette située au bord de la grande route et adossée à la façon inattendue d'une verrerie sur un visage), à une haute et large grange, spacieuse assez pour abriter un village, et de bout, là, Dieu sait pourquoi.

L'homme voulut tout faire de ses mains. Avec un crayon, il représenta, sur du papier, les lignes que suivaient les murs au long du sol, et leurs longueurs bien justes mesurées, et les coins et les recoins du jardin. Et au milieu, il fit même, pour rire à lui tout seul, un rond qui représentait le puits.

Le dimanche au matin, après la messe, vint le maçon en fumant sa pipe. Lui, il avait un double-mètre; et, plein de prudence, quand il avait pris une mesure, au lieu de lire l'indication des centimètres sur le mètre, il comptait une à une les articulations, en les pliant dans sa main. Tout fut pourtant vite décidé: Dans la grange, on ferait «facilement cinq belles maisons». On but une goutte pour sceller une décision.

Ce n'était pas loin du pont où les wagonnets de la fosse à charbon passaient lentement tirés, au long du terri, par une grosse chaîne sans fin, à la façon d'un chapelet qui cliquetterait jour et nuit sa prière. Les maisons furent tôt louées et les voisins en dispute.

Le petit vieux marchand n'allait plus par les routes, mais il restait bien au chaud, le dos au poêle, derrière les potées de fleurs de sa fenêtre, à supputer le total du prix de «ses locations».

Il était doucement et infiniment joyeux d'avoir aujourd'hui ce qu'il avait toujours désiré; et, en son cœur, il ne se lassait pas de répéter qu'il était propriétaire, c'est-à-dire que quoiqu'il demeurât assis sous la flèche de lard pendue à la solive, il gagnait cependant de l'argent.

Il riait silencieusement en revoyant en idée tous les pas qu'il avait eus en sa vie avec sa femme, derrière son cheval et sa voiture. Il riait, et le premier du mois, il déplaçait la bourse de toile bleue sentant le vert-de-gris du billon, et faisait sa ronde par les maisons, pour toucher les termes.

«Hé, hé! voilà, disait-il, je suis venu pour le mois!»

Il regardait les francs qu'on alignait pour lui, comme des amis qu'il eût reconnus. Et les commères ne lui en voulaient aucunement de ce qu'il passait la paume de ses mains sur son visage, en devenant rouge d'émotion, au moment de ramasser la somme.

Les petites maisons construites dans la grange n'avaient pas de cours. Pour lessiver, les femmes installaient les cuivres sur des trépiers au bord de la route. L'eau de savons qu'elles jetaient coulait sur le sol bête loin de la route. Un jour, elles vinrent dire au propriétaire que ça les dégoutait, à la fin, de voir leur marmaille patauger là-dedans; et que dans des maisons sans cours, comme les siennes, elles ne restaient plus.

«Oh! dit le vieux en se levant. Patience! l'argent! Nous ferons tout ce qu'il faudra.»

Il alla donc, armé de sa pioche, creuser des fossés qui, de chaque porte, menèrent les eaux sales au ruisseau. Le matin, il venait avec une brosse curer les rigoles; les femmes ne s'aperçurent plus qu'elles n'avaient pas de cour pour lessiver. Et à lui pourtant, n'est-il pas vrai, ses maisons lui revenaient, bast, à rien du tout!

Ce printemps fut fort sec; les saints de glace avec la lune rousse, achevèrent de sécher la terre; rien ne venait dans les enclos.

«Vraiment, c'est seulement dans les jardins du vieux, dirent les commères de ses maisons, que pas une herbe ne lève. Pour sûr, il est pavé. Nos hommes ont pourtant perdu une belle quinzaine à planter les pommes de terre.»

«Patience! Patience! fit le propriétaire en réponse. Les choses vont changer.»

Il passa devant lui un tablier avec une poche sur le ventre; il prit le rateau, la bêche, la serfouette pour aller entre les lignes ensemencées, et il s'installa aux jardins de ses locataires. Sarcant, binant, arrosant, repiquant les plantons de choux, éclaircissant la salade, versant l'engrais avec une louche, il travaillait jusqu'au soir. Alors, il arrosait encore une dernière fois pour finir.

Il ne fut pas longtemps, avant qu'un matin... en fendillant le sol, les herbes les plus éphémères ne se montrassent vertes et drues. Le propriétaire appela toutes ses gens.

«Eh! vous voyez bien, leur dit-il, que ma terre est bonne!» Il était fort joyeux. Il continua de se lever dès l'aube pour jardiner. La nuit, avant de se mettre au lit, il venait muni d'une lanterne, frappait du pied le sol des plates-bandes et attrapait les vers qui montraient la tête, en les tirant avec deux doigts.

Souvent, quand ils avaient souppé, les ouvriers des maisonnettes venaient fumer une pipe en s'asseyant sur leurs talons devant le propriétaire qui n'avait pas fini. Ils lui montraient telle touffe de mauvaises herbes oubliée, tel plant qui n'avait pas eu sa potée à boire; et puis, ils disaient, en avançant la levre d'en bas, qu'il n'aurait pas tout fait, d'ici à bien un mois.

Le vieux travaillait à genoux; il répondait oui, à tout, en hochant la tête. Parfois il se redressait, se cambrant en appuyant ses mains sur ses reins et disant: aïe, aïe! et se remettait à quatre pattes. Cependant qu'aux commères du voisinage venaient boire une lampée de café en clabaudant sur les quatre heures, les femmes des maisonnettes montraient, oui, là-bas, tout au bout, le vieux croûté de glaise si attentif à la besogne.

«C'est le propriétaire. Il fait notre jardin!»

Aux approches de la ducasse du Trieu, la marmaille des maisons avait si profondément encrassé les murs, que les femmes vinrent dire au propriétaire:

«Ecoutez; allez-vous nous laisser dans une saleté pareille quand les Rogations sont près de passer?»

Le vieux homme tourna un tonneau de lait de chaux. Avec une brosse au bout d'une perche, il badigeonna les murs et les plafonds. Puis, il appliqua un filet de goudron à ras du sol, et quand il eut fini:

«Hein? s'écria-t-il. Voilà des maisons propres! Dites que vous n'avez pas des maisons propres!»

Ensuite, à lui-même:

«Et à moi, ça ne me coûte quasiment rien!»

A l'été, l'eau manqua. Un matin, les cailloux apparurent au fond du puits et, le lendemain, plus d'eau du tout.

«Quelles barriques, vos maisons, vieux! Voilà le puits à sec; on voit des carcasses de chats au fond.»

«Patience, c'est ainsi partout. Dites, a-t-il plu un vrai coup depuis combien de mois? Vous, pendant ce temps-là, ne buviez-vous pas vos pots de café quand même? C'est le café qui fait... les commères!»

Les femmes s'en allèrent en riant. Il s'attela ensuite au haquet, fut remplir ses tonneaux au ruisseau et les dresser devant les maisons. Chaque matin, il puisait de l'eau fraîche: et durant la journée, il remplaçait les cuivres que les enfants avaient souillés en s'y plongeant la tignasse.

«Hé! disait le vieux en tirant l'eau, les mois passent vite; les locataires paient. Je ne fais rien et l'argent rentre!»

Mais les finauds connaissaient le chemin. Les revêlils chez le propriétaire:

«Point de cuivre, seulement, à votre grange! Pensez-vous que nous allons habiter encore longtemps où nous ne savons pas blanchir notre linge?»

«Langues d'aspic! répondit l'ancien marchand. Mais patience! Vous aurez mieux des cuivres où les gamins courraient et salieraient le linge!»

Au long du chemin, sur plusieurs mètres, il planta des piquets et y tendit des cordes blanches, où les commères suspendirent leur lessive, en la pinçant avec des baguettes fendues que le vieux leur tailla toutes prêtes à servir.

«C'est toujours autant, dirent-elles, voyant l'installation, mais le vent emportera nos loques au premier coup.»

«Qui vous dit que je veux les abandonner? s'écria le propriétaire comme s'il allait s'élancer vers ce voleur de linge, le vent.»

Et il veillait au séchoir. Il prenait sa tartine dans sa poche pour le ressiner; et la gazette, avec ses lunettes. Il s'asseyait sur le revers du fossé, une minute, racrochant une chemise qui tombait à force de gesticuler, étalait un pli que le vent plaquait à un drap humide, ou poursuivait les gamins jettant des pierres à leurs propres braies qu'ils reconnaissaient!

Le soir, quand venaient les femmes, il les aidait à plier les longs draps de lit, en tirant à un bout, à deux bras, de toutes ses forces. Voilà. Et il était bien aise de conserver ses locataires. Ses maisons, calculez vous-mêmes, ne lui coûtaient presque rien et chaque mois, assis sur sa chaise, disait-il, l'argent venait le trouver.

Il a l'idée d'en faire construire quelques-unes encore. Ah! s'il trouvait une nouvelle grange à aménager à aussi bon compte que la première!... Il prendrait du bon temps au moins; et comme il a sa journée prise tout entière, alors il n'irait plus coucher, le propriétaire du pont de la chaîne sans fin!

Louis DELATTRE.

Le docteur L. Delattre est un des meilleurs et des plus féconds écrivains français du Hainaut. Il a écrit entre autre «Le Pays wallon» apologie fervente de notre petite Patrie.

(Extrait des «Contes à St-Christophe», publication de l'Édition populaire, G. Mertens, éditeur, à Bruxelles. — 1 volume 0.15 centimes).

La Demoiselle de Magasin

MM. Frantz Fanson et Fernand Wicheler sont venus de Bruxelles, — comme chacun sait, — pour conquérir Paris. Ils ont mené une première campagne qui fut très brillante. Ils s'emparèrent de la capitale et aussi de la province. Personne ne résista au charme de leur héroïne, «Mlle Beulemans».

Ils furent moins heureux quand ils appelèrent à la rescousse un musicien: certaine opérette dans laquelle tournaient et chantaient des moulins ne fut pas un triomphe, bien qu'il soit difficile d'oublier un quatuor aux vers déconcertants dans lequel fut acclamée la danse de Mlle de Tender. Ils essayèrent d'unir la comédie sentimentale à la farce et nous avons entendu les «Feux de la Saint-Jean». Ils avaient besoin de prendre une revanche et c'est pourquoi ils viennent de nous offrir, sur la scène du Gymnase, la «Demoiselle de Magasin».

Très sagement, ils sont revenus au genre Beulemans. Ils excellent à peindre la petite bourgeoisie de Bruxelles: le premier acte de cette nouvelle pièce n'est pas inférieur au «Mariage de Mlle Beulemans». Nous sommes dans le magasin du père Deridder qui est un honorable tapissier. Il expose dans sa vitrine des meubles qui sont très laids. Il n'a pas de goût; il n'a pas par sa femme, son père et son employé Antoine manque aussi d'initiative. Les commandes sont rares. Deridder est inquiet. Il regrette d'avoir fait donner des leçons de piano à sa fille Lucette et d'avoir dirigé son fils André vers les études de droit. Il est d'ailleurs très fier de ses deux enfants. Deridder est en effet très vaniteux. Il a l'orgueil de sa famille. Il rappelle les hauts faits de son grand-père qui fonda le magasin, de son père qui inventa une étoffe. Don Ruy Gomez de Silva n'évoque pas avec plus d'emphase les exploits de ses ancêtres, et le brave Deridder, quand il reproche à André d'être un intellectuel et de tenir en mépris son commerce, parle aussi comme Dandin, — le juge des «Plaideurs», — qui blâme Léandre de dédaigner la robe pour l'épée. Ce Deridder a du bon sens et il ressent pour les siens de la tendresse. Nous allons voir se développer terriblement sa vanité. La prospérité le rendra presque odieux. Il est difficile de supporter l'épreuve de la ri-

chesse. C'est «la pierre de touche» pour les caractères: rappelez-vous la pièce qui porte ce titre.

Le hasard conduit dans le magasin une jeune fille qui cherche une place. Parce qu'elle a ouvert de la main gauche la porte, — ce qui est, paraît-il, un signe de bonheur, — Deridder l'engage. Mlle Claire Frénois, ainsi s'appelle la nouvelle employée, — à toutes les qualités: elle transforme aussitôt l'étalage; elle découvre dans une armoire deux vases de Delft qu'un amateur paie bientôt deux mille francs; elle plaît aussitôt à M. Amelin, le riche propriétaire, et elle l'oblige à confier à Deridder le soin de meubler une galante maison de campagne, — une «folie», — elle vend à un client pour mille francs un horrible don d'ébène et de velours d'Utrecht, Deridder en est étonné et charmé, mais il feint aussitôt d'être très mécontent, — et ce trait est remarquable. Il aurait cédé les vases pour un louis et il blâme Claire de les avoir donnés pour cent; il estime qu'il ne doit qu'à son seul prestige la commande que lui fait Amelin; en demandant mille francs du salon d'ébène et velours, Claire s'est trompée: elle a confondu le prix avec le numéro d'ordre et Deridder, après avoir consulté ses livres, constate que le salon valait sept cent cinquante francs, — ce qui l'incite à l'indulgence. Mais il tient à faire sentir à son employée qu'il lui est supérieur. Il est aussitôt ingrat avec elle. Au contraire, le magasinier Antoine qui avait très mal accueilli l'intruse, est aussitôt séduit par sa grâce et son intelligence. Un peu confuse, un peu triste, Claire est sur le point de pleurer. Toute la famille se moque d'elle lourdement parce qu'elle a pris pour un client André qui revient de l'Université. Il ne faut pas qu'elle ait mauvais caractère. On va se mettre à table et boire à sa santé une bonne bouteille tandis qu'André, — l'étudiant, — gardera le magasin. Il prendrait facilement goût au commerce depuis que Claire est dans la maison.

Et ce premier acte est charmant. Il est conduit avec facilité. Le dialogue est simple et gai. Les personnages sont nettement indiqués. MM. Fanson et Wicheler ont su créer l'atmosphère de la pièce. Deridder, sa femme son employé Antoine sont réels, vivants. J'aime moins la demoiselle de magasin, — la petite fée. C'est un rôle très conventionnel. De même je n'ai qu'une faible sympathie pour Amelin, le millionnaire aux cheveux gris qui reçoit le coup de foudre en apercevant Claire. Artificiel aussi l'étudiant André, et Lucette Deridder qui joue du piano. Il semble qu'il y ait d'une part des individus que les auteurs ont observés et, d'autre part, des personnages qu'ils ont trouvés dans le répertoire. Ce qui est fâcheux, c'est que, dans les deux derniers actes, l'intérêt des deux collaborateurs va se porter, — comme l'indique le titre de la pièce, — sur la demoiselle de magasin.

Elle a le génie du commerce. En trois ans, elle a fait du magasin Deridder une grande maison. Amelin — le propriétaire — est devenu l'associé de Deridder et celui-ci s'occupe surtout des chevaux que possède Amelin. Il administre le haras et l'écurie de course, tandis qu'Amelin est sans cesse dans les bureaux, près de Claire. Car ce veuf adore Claire. Et tout le monde adore Claire. L'employé, Antoine, l'adore, et il souffre cruellement de se sentir inférieur à elle; il exprime nécessairement sa tristesse de la façon la plus délicate, en retenant ses larmes. Et André Deridder adore Claire. Il lui fait la cour à sa manière, en unissant la fantaisie comique à la sincérité de l'émotion. Par exemple, il feint d'avoir avalé des clous et Claire s'évanouit. J'avoue que la scène m'a paru d'un goût douteux. Mais Claire ne veut pas épouser André. Pourquoi? Parce qu'elle n'est que la demoiselle de magasin.

Ces scrupules nous paraissent excessifs. C'est à Claire que Deridder doit sa prospérité. Il est évident qu'elle est presque son associée. On ne nous donne à ce sujet nulle explication. Mais il est évident que le commanditaire Amelin a dû obliger Deridder à donner à Claire la situation qu'elle mérite. Demoiselle de magasin? Non! Claire est la directrice d'une importante maison et son élégance seule suffit à nous prouver qu'elle n'est plus une demoiselle de magasin. Alors?... Alors, nous ne nous intéressons pas à la douleur d'André, aux souffrances de Claire. Nous savons que rien ne les sépare et qu'ils n'ont qu'à se marier. Deridder nous devient odieux quand il déclare que son fils se méallierait en prenant Claire pour femme. Amelin qui s'oppose, par jalousie, à ce projet, nous fait sourire quand il menace de retirer sa commandite si Claire devient l'épouse d'André. D'abord, il n'est pas si facile d'enlever ainsi ses fonds. Et puis, il ne serait pas malaisé de trouver un autre capitaliste puisque la maison donne des bénéfices considérables. Ce qui serait beaucoup plus grave, c'est le départ de Claire, puisqu'elle est l'âme de la maison. Mais nul ne songe à ce danger. Tous les personnages semblent se dire que Claire ne peut agir ainsi. Ils ont confiance dans les auteurs qui lui ont donné un rôle pur et sans tache. Nous sommes dans la convention.

Et nous n'en sortons plus. André, qui sait bien que Claire l'aime, feint de vouloir épouser une jeune fille, et Claire s'évanouit encore, bien qu'André n'ait pas avalé des clous. Touché de sa douleur, Amelin la donne à André et il oblige Deridder à accorder son consentement, en le menaçant toujours de retirer sa commandite. Il a une autre arme: il peut s'opposer au mariage de son fils Henry avec Lucette Deridder. Car ces deux jeunes gens s'aiment. Ils se sont épris l'un de l'autre en visitant souvent le haras d'Amelin. Ils ont des discussions sur l'étalon qui doit servir une jument. Ces scènes d'amour et de dépit sont d'une finesse contestable.

Heureusement, dans ces deux derniers actes, Deridder ne disparaît pas. Il est

métamorphosé, au deuxième, en homme de sport. Au dernier, il a l'ordre de Léopold. Il étale avec insolence et avec inconscience un bonheur qu'il croit ne devoir qu'à son mérite et qui est l'œuvre de la pauvre Claire. La richesse et la notoriété le conduisent aussi, doucement, vers des idées de fête et il aspire à tromper Mme Deridder avec des créatures de luxe. Cynique, il prêche d'ailleurs à son fils le devoir et la sagesse, en faisant observer que la vertu est faite pour les jeunes gens. Deridder a la fatuité majestueuse de Prudhomme et les appétits de certains quinquagénaires que Méilhac et Halévy ont peints. Il est supérieur à la pièce.

Il ne faut pas, en effet, que l'accent belge nous fasse illusion. «La Demoiselle de magasin» est loin de valoir «La Petite Chocolatière» ou «L'Idée de Française», MM. Fanson et Wicheler ont été attirés à leur tour par la naïve et touchante sentimentalité. Ils ne semblent pas avoir les qualités nécessaires pour écrire des scènes d'une délicate émotion. Ils manquent de légèreté, de tact, d'ingéniosité. Labiche, à qui ils font parfois songer, n'a guère tracé de fins portraits de jeune fille. Il exprimait mal les nuances de l'amour Perrichon est admirable; sa fille est insupportable. MM. Fanson et Wicheler devraient se contenter de nous offrir des types violents ou comiques, comme Deridder ou Beulemans.

Mlle Jane Delmar ne pouvait jouer avec sincérité ce rôle artificiel de Claire: elle en a tiré tout le parti possible; M. Mylo-Antoine — à du talent quand il peut être vrai; quand le rôle devient sentimental, M. Mylo perd sa sincérité. Il verse sa douleur avec une habileté un peu excessive.

M. Duquesne donne une belle allure à Amelin. Il a de la maîtrise et il conserve au personnage une bonne ligne. Il n'insiste pas sur l'émotion douteuse, — et c'est très bien. M. Jacques est admirable dans le rôle de Deridder comme dans le rôle de Beulemans. Il y a d'ailleurs une réelle ressemblance entre Deridder et Beulemans. M. Jacques est toujours naturel et ses moyens d'expression sont remarquables. Son visage nous révèle la diversité des sentiments. Les inflexions de sa voix nous font sentir toutes les nuances du caractère. Il l'appuie jamais. Il est comique sans effort, avec une ingénuité qui est la marque du véritable artiste. C'est une joie pour nous de revoir un tel comédien et nous devons savoir gré à MM. Fanson et Wicheler de nous le présenter.

Et je tiens à dire que, le soir de la répétition générale, la pièce a été accueillie avec enthousiasme. Il faut noter aussi que les jeunes filles peuvent l'entendre. C'est un spectacle honnête et sain. Le public qui fut amusé par Beulemans voudra peut-être connaître Deridder. Je le souhaite, car MM. Fanson et Wicheler sont d'aimables gens, — et nos hôtes. Nous le saurons trop encourager les Belges qui demeurent fidèles à la littérature française. Le jour même où le Gymnase a joué «La Demoiselle de magasin», j'ai lu le livre de M. Maurice Maeterlinck sur «La Mort». Peut-être le génie de Maeterlinck n'a-t-il fait trop exiger de ses compatriotes.

Nozière.

(«L'Intransigeant».)

Tout au long des venelles

Je suis le pèlerin un peu triste qui passe, sur les glauques chemins.

Je suis le pèlerin du rêve, qui s'en va tout au long des venelles.

Mes pieds sont nus et les pierres du chemin les blessent à chaque pas. Mon cœur est nu, hélas! comme mes pieds, et comme mon âme.

</

Pensées et Croquis

L'AUTRE SOIR...

L'éprouve toujours quelque surprise à découvrir mes contemporains. Attardé, je m'efface devant leurs silhouettes, sortes d'ombres chinoises qui, à la tombée du jour, se profilent le long des avenues. La vieille chemise me paraît mélancolique, les femmes âgées, avec rides qu'aucune eau de Ninon ne peut masquer, me tourmentent et m'angoissent ! Et les hommes passent aploctiques et émaciés, vigoureux ou frêles, avec des mines de satisfaction ou de détresse, ils passent, courant au bonheur ou à la souffrance, avec la même hâte, tandis que les coudoient les vierges tentatrices !

Dans cette théorie d'être humains, des éclats de rire se heurtent, des gestes se campent, ce sont des rapins qui passent. Cheveux longs, tête bristillieuse, pantalon à la hussarde, veston prudemment fermé, ils déambulent, insoucieux des péripéties, et vont à quelque taverne retremper leur bohème.

Quelques philistins aussi, le dimanche surtout, cherchent à s'accourcir en artistes. Les garçons coiffeurs — artistes capillaires, il est vrai — les employés des grands magasins eux-mêmes, sacrifient à l'esthétisme. C'est un signe des temps. Peut-être courrons-nous vers une époque de rénovation littéraire ? On commence par le costume et, quelquefois, on finit par la littérature. C'est Figaro qui ressuscite !

L'autre jour, je m'entretenais avec l'un de ces jeunes gens, qui débute des cravates dans un magasin, de huit heures du matin à sept heures du soir, et qui se rend à son restaurant, à huit heures et demie, accourant comme un véritable rapin soigné, pantalon de velours à larges côtes, pèlerine démesurée, cravate plus large qu'aucune de celles qu'il ait jamais vendues. J'avais eu la curiosité d'entrer dans un de ces restaurants d'artistes. Mon homme avait reconnu l'un de ses clients :

« Voyez-vous, Monsieur, je n'aime pas ces taverne où les employés de nouveautés vont s'emplier devant des ragouts problématiques. Il faut que je change de milieu. Après avoir, toute une journée, marché de long en large devant mon rayon de cravates, il me plaît, le soir venu, d'échanger quelques idées. »

— Vous faites de la peinture, hasardai-je ?

— Non pas, mais je taquine quelquefois la Muse !

Ce jeune homme, à 19 ans, avait déjà composé 514 quatrains pour un savon célèbre !

J'ai déjà beaucoup écrit, comme vous voyez, mais je change en ce moment ma manière.

— Vous avez raison, lui répondis-je, l'homme absurde est celui qui ne change jamais.

Oui, je suis las du savon : quoique la matière soit ample et fertile en développements... je vais maintenant me consacrer entièrement à « The Sport ». Ecoutez ce simple quatrain !

Je m'enfuis, le lendemain, qu'il n'y avait pas un seul rapin dans ce milieu littéraire. Quel était donc cet autre type étrange qui passa un soir sous un bec de gaz et dont la lumière donna à son visage émacié des teintes cadavériques ? Il était exsangue, long, blême, si blême que j'eus l'envie de le tâter afin de ne pas le prendre pour un fantôme. Par crainte du froid, il portait une manière de robe courte, taillée en houppelande. Je le reconnus.

Dix-huit ans, l'air languissant et déformé, il se croit cornélien, pose au poète et théâtralise. L'ombre de Victor Hugo le gêne — Victor Hugo a été surfaît ; Rostand l'offusque — il est le paladin du vers.

N'a-t-il pas fait imprimer des sonnets que composèrent pour lui, les pions préposés à sa garde ?

Il est revuiste et ses biographies tarifiées paraissent dans plus de vingt feuilles mensuelles... contre remboursement !... Aussi, il déborde, et sa boudruche à peine à soutenir l'hypertrophie de son moi.

Paresseux comme un indien, orgueilleux comme un fakir, il condescend toutefois, au mandarinat universitaire ; à coup d'influence, il est parvenu au premier bouton de cristal et, depuis, sa morgue est devenue plus froide. Il est bien pensant, il a l'âme liturgique. Le missel et les jeunes enfants de chœur le ravissent ; il est misogyne ; M. de Phocas est son modèle ; il n'assiste encore qu'aux messes blanches, mais déjà il se suffit à lui-même. Et je les ai vus tous passer ces types de la décadence, éphémères solitaires, jeunes bourgeois émaciés, fils de notaires, d'avoués, de magistrats, élèves servés par des éducateurs moyen-âgeux.

C'est le type d'une catégorie de jeunesse moderne ; c'est l'incarnation d'une caste aux rotules crevassées et aux vertèbres recourbées.

Heureusement, mes regards se reposèrent sur un groupe de jeunes ouvriers sortant d'un cours industriel. Le visage franc, l'échine droite, je les trouvais beaux et sains. Je saluai en eux la vie féconde ! Je croyais voir l'hymne de la force et de la beauté... Et je pensais : ceci tuera cela. Cette jeunesse qui a le rire franc, qui sait encore s'amuser et trouver un peu de joie au milieu des souffrances humaines, cette jeunesse qui pense à s'instruire, le soir, après une journée de travail, est encore capable d'énergie et d'enthousiasme. C'est elle qui nous sauvera.

Une belle fille aux charmes complaisants arpentait l'asphalte. J'entendis les éclats de rire, les plaisanteries gauloises mais saines, qui soulignaient son passage. Ils n'étaient pas misogyne au moins, ceux-là !

Ils conservaient un peu de ce culte de la beauté et de l'amour qui répugne aux esthètes insexuels. J'admirai aussi en eux l'esprit débarrassé de toute entrave. La pensée robuste enseignée, peut seule former des cerveaux robustes. Il n'y a pas à nier le mouvement qui s'opère aujourd'hui dans l'éducation et dans l'instruction.

De tous côtés surgissent des professeurs laïcs, maîtres de leurs pensées, ils ne pontifient pas, ils expliquent. Les enfants des commerçants, des employés, des ouvriers, par eux, communient à la science. Ce sont les ingénieurs, les industriels et les penseurs de demain.

Aucune cataracte n'obscurcira leurs yeux, ils auront la stature droite — « os tueri coelum » — qu'ont rêvé les poètes, non pour suppléer un zeus implacable, mais pour entreouvrir un coin du ciel et alléger les souffrances humaines !

A. FIVET.

Du fond de quel mystère...

Epris du même rêve et des mêmes pensées
Nous sommes réunis, ce soir, près de la
Lampé

Qui m'a vu, si souvent, un doigt contre la
Tempe,
Évoquer du passé les heures enchantées.

Et soudain je me dis : « Du fond de quel
Mystère
Nos corps ont-ils été tirés pour qu'en ce soir
Où le vent se lamente à notre vitre claire,
Nous bercions tous les trois un identique
Espoir ? »

Quelle force inconnue a groupé les atomes
De nos mains, de nos yeux et de nos fronts
Songeurs

Pour qu'à certains moments y passent des
Lueurs
De l'âme des aïeux dormant, là, sous les
Châumes.

Je remonte à la source antique de nos veines
Et, du fond ténébreux des temps primaires
J'entends point monter les vieilles cantharides
Qui tantôt égayaient nos cœurs et nos cer-
veaux.

Quelle loi nous a joints dans le temps et
l'espace
Ici, près du foyer où dansent cent lutins
Tandis que sur la terre où la clarté s'efface
Route indéfiniment le torrent des humains ?

Quel dieu nous a conduits jusque dans cette
Chambre
Où nous vivons heureux, comme aux soirs
d'Arcadie,
Alors que, sur le toit, les souffles de décembre
Ibrent

Entonnent sourdement leurs chansons
d'agonie ?

Semblables à trois brins d'une touffe de
Muscade
A trois feuilles d'un hêtre, à trois fleurs
d'un rosier,
Nous sentons, dans nos cœurs, passer l'heure
d'été

D'une même allégresse au charme familier.

Un vent mystérieux sortant de l'inconnu
Incline nos plaisirs vers les mêmes idées,
Et je lis sur ta chair, o mon fils ingénu
Les traits pris, par ta mère, aux anciennes
Légendes.

La vie universelle a passé par nos fibres
Et pourtant nous vivons seuls dans notre
Maison
Epris des chants d'amour que chantent les
Félibres
Et l'esprit attentif au ciel de la saison.

Où serons-nous demain ?... Cette énigme
m'obsède
Et fait surgir en moi d'étranges visions ;
Je n'ose approfondir et... cependant je cède
Au désir de sentir parfois les horizons.

Je songe aux jours futurs que nous ne
verrons pas,
A leurs espoirs, à leurs bonheurs, à leurs
Misères,
Je songe aux dons transmis, aux traits hérités
d'ancêtres

De ceux qui reprendront l'allure de nos pas.

Je songe aux lois des corps, je songe aux
molécules
Dont les vibrations et les métamorphoses
Changeront mille fois encor l'aspect des
Choses
Qui frappent nos regards ou brûlent nos
Cellules.

Et je deviens pensif, tandis qu'au mur
loisins,
L'aiguille, à pas menus, avance indifférente
Et qu'à l'horizon noir, la lune nonchalante,
Poursuit, en souriant, son éternel chemin.

(La Vie Ardente). Renand, STRIVAY.

Les derniers événements
littéraires et artistiques

Sous la présidence de Léon Hennique,
membre de l'Académie Goncourt, un comité
s'est constitué en vue d'élever un monument
au grand poète Léon Diets.

Au Banquet Verlaine, l'ancien directeur
de la « Revue Blanche » prononça des paroles
hors de propos sur l'opulence, fermement in-
dispensable du succès. Aussi y eut-il des
bagarres entre les pauvres, partisans de
Verlaine, et les riches, partisans de l'ora-
teur du Pactole.

Désireux de rétablir la vérité historique,
au sujet de nos origines, et de rappeler à
tous que la France a une race et un génie
qui lui sont propres, MM. Pauliat, Robert
Pelletier, Ch. Du ont, Jean Baffier, Char-
les Callet, Fernand Divoire, Florian-Par-
mentier, Paul Fort, Alb. Jounet, Philéas
Lebesgue, Al. Mercereau, L. Pergaud, Si-
mon-Savigny, Edouard Schuré, etc., etc.,
viennent de fonder « La Ligue Celtique Fran-
çaise ».

Han Ryner, Prince des conteurs philoso-
phiques et orateur incomparable, a donné
à Mons, sous les auspices des « Amitiés
Françaises », une série de conférences sur
les grands penseurs contemporains.

On accuse MM. Guillaume Apollinaire et
Jules Romains, tous deux humoristes répu-
tés, d'avoir mystifié un brave homme, au-
teur de mabouleries énormes, et de l'avoir
fait dire Prince des Penseurs. Pris au piè-
ge, des critiques candides crurent de bonne
foi les élections littéraires à tout jamais dis-
créditées.

Le critique royaliste Charles Maurras, con-
damné, sans preuves suffisantes, à huit
mois de prison, a dû être flatté en lisant
dans la presse les protestations et les éloges
unanimement de ses adversaires politiques
ou littéraires.

On vient de représenter à l'Opéra un con-
te de fées du jeune poète Maurice Magre,
avec musique de M. André Gailhard : « Le
Sortilège ».

M. Gustave Lanson, professeur à la Sor-
bonne, vient de préfacier une « Anthologie des
Poètes nouveaux », où sont représentés tous
les novateurs. De la part d'un universitaire,
l'événement a son importance.

Sur l'inspiration de M. André Colomer,
quelques poètes « visionnaires », viennent
de fonder un nouveau journal, « l'Action
d'Art ». On sait que le « Visionnisme » dé-
rive de l'« Impulsionisme », dont il a adopté
le programme : intuition, fantaisie et hé-
roïque sincérité, en y adjoignant quelques
théories schématiques.

Oscar Méténier, auteur dramatique et fon-
dateur du Grand Guignol, est mort le 6 fé-
vrier, à l'âge de 55 ans.

Le fils du grand sculpteur Carpeaux vient
de publier un livre qui atteste un puissant
tempérament de visionnaire : « Ékin qui s'en
va ».

Les concours pour le Prix Rohan et pour
le Prix de Littérature Spiritualiste seront
clos, le premier le 1er mars, le second le
15 mars.

La « Maison d'Art Septentrional » a rendu
un culte à la mémoire du peintre Léon Jac-
quet, mort à vingt-cinq ans, en organisant
une exposition d'ensemble de son œuvre.

POL D'OSTREVENT.



Auteurs belges à bon marché. — Le temps
est loin, où, comme l'écrivit spirituellement
M. Carton de Wiart, les auteurs belges, in-
soucieux de la gloire et forcément dédai-
gneux du public, engloûtissaient leurs éco-
nomies en des éditions de luxe à tirage res-

treint. Les publications à bon marché met-
tent à la portée de tous les écrivains de chez
nous. Déjà, la « Feuille littéraire », (fr. 0.10,
Boitte, éditeur) a publié « Un mâle » de C.
Lemonnier, l'épique « Joyau de la Mitre » de
M. des Ombiaux, « La Forge Roussel », « Le
Juré », d'Ed. Picard, et « Kees-Doorik » de
G. Eekhoud. En de coquets petits volumes à
fr. 0.15, l'Édition populaire (G. Mertens),
rue de l'Industrie, Bruxelles publie :
« L'Ombre étoilée », contes de Pol Demade ;
« Contes hétéroclites », (H. Carton de
Wiart) ; « Guidon d'Anderlecht », (M. des
Ombiaux) ; « L'Aïeule » (G. Rency) ; les Con-
tes à s. Christophe (L. Delattre) ; « Les
Gens de Tiets », (G. Virrès) ; « Le Crime de
Luxhoven » (F. Vandenbosch).

Ces brochures propres et fort lisibles
ment imprimées, c'est la clef de nickel qui
nous ouvre la bibliothèque des auteurs bel-
ges. Il fallait, hier encore, la clef d'argent
dont peu de lecteurs — peu de jeunes lec-
teurs surtout — sont munis.

Aussi nous souhaiions à l'initiative des
éditeurs plein et profitable succès.

R. C.

REVUE DES REVUES

Très compact, le triple numéro de la « Bel-
gique française ». A remarquer une intéres-
sante critique sur Franz Hellens, dont le
dernier volume, les « Clartés latentes », vient
de remporter le prix Picard. Une étude in-
téressante de M. Albert Counson, l'émé-
rité professeur à l'Université de Gand, sur
les « Emigrés » est également à signaler.

La critique des poèmes est faite avec com-
pétence et impartialité par Mme Junia Letty,
la distinguée directrice de la Belgique fran-
çaise. Des vers de G. Ramaekers, Willy Be-
nedictus et G. Springael me paraissent ap-
peler l'attention bien plus que l'« aventure »
de certain Olivier Hourcade, qui, je pense,
a déjà fait beaucoup mieux.

N'oublions pas les quelques « notes » de M.
Sylvain Bonmarriage. Savez-vous ce que c'est
pour lui, qu'une école littéraire ? — Non ?
— Ce sont dix imbéciles qui allument leurs
cigarettes au cigare de quelqu'un !!

Pas mal... mais que diable veut dire M.
Bonmarriage en parlant d'un style « remar-
quable et... terne » ? Un exemple ne mes-
sierait point.

MM. Paul André et Fernand Larcier, les
sympathiques co-directeurs de la « Belgique
artistique et littéraire » ont eu une idée ex-
cellente en demandant à diverses person-
nalités politiques des articles sur la situation
en Belgique.

Malgré le dégoût profond que m'inspire la
politicaillerie, j'ai lu ces articles avec inté-
rêt. M. Emile Tibbaut a parlé, le 1er jan-
vier, de la Désertion rurale ; dans le dernier
numéro, M. Emile Royer étudie la « part
de responsabilité de la Belgique dans la
crise internationale. »

Eh ! Eh ! Ne serions-nous plus si « qua-
lité négligeable » et aurions-nous notre mot
à dire — ou plutôt, notre note à lancer dans
le concert européen !

Une nouvelle très bien tournée de M.
Sylvain Bonmarriage et quelques pages de
M. Henri Glaesener forment un ensemble
très littéraire, auquel font pendant les chro-
niques de la quinzaine, toujours alertement
tenues par les écrivains habituels, parmi
lesquels je me plais à signaler le correspon-
dant parisien, M. Léon Tricot, dont les
lettres savoureuses et spirituelles sont un
vrai régal.

J'ai déjà signalé, dans un des derniers
numéros du « Cri de Liège » l'apparition à
Nouvelles d'une nouvelle revue : « Le Roman
Pays de Brabant ».

Le premier numéro était déjà très bien ;
le second et le troisième sont encore mieux.
Pour peu que cela continue, le « Roman
Pays » deviendra un véritable petit joyau.

En dehors de la partie littéraire, compre-
nant une nouvelle de M. Henri Naus : « Jean
des Buiss » et des vers de M. Robert Thiry
— un Liégeois, si je ne me trompe — cette
revue ne dédaigne pas les recherches folklo-
riques et tout ce qui a trait à la grandeur et
au passé du pays wallon de Brabant.

M. Paul Collet — dont j'ai entendu van-
ter les mérites — mène sa barque avec ai-
sance et ne manquera pas de la faire abor-
der au port du succès et de la gloire.

Reçu le dernier numéro des « Flèches ».

Mme Junia Letty y critique l'œuvre de la
comtesse de Noailles et « Criston » lance
quelques dards contre les « bibliothèques bel-
ges ». Pour ne pas en perdre l'habitude, une
bonne petite attaque contre le Théâtre na-
tional et un avis annonçant que si la « grève
générale » éclate, le journal ne paraîtra pas.
Eh ! Eh ! « Les Flèches », vous qui vous pro-
clamez indépendantes absolues, vous voilà
prises dans l'engrenage politique !

De beaux vers de MM. Albert Bonjean, M.
Gauchez, Charles Forgeois, de très intéres-
santes chroniques théâtrales et artistiques
et une revue impartiale des livres, de M. A.
Michel, donnent à l'« Essor » du 25 février
dernier une bonne tenue littéraire et en font
une des plus intéressantes publications jeu-
nes de ce genre.

M. Charles Conrardy vient de me faire
parvenir son dernier volume de vers : « De
l'ombre sur ma jeunesse ».

Le temps m'ayant fait complètement dé-
faut, je remets ma critique de ce livre à
huitaine.

René FOUCART.

Samedi 8 Mars 1913

Ouverture du

KURSAAL

Cinéma-Concert

RUE DU PONT D'ILE

Orchestre de 50 Musiciens

LA MUSIQUE

Le troisième Concert Dumont-Lamarche a été consacré à un groupe célèbre, le Quatuor Capet. Tout a été dit sur l'homogénéité, la pureté d'interprétation de ces artistes à la très haute valeur individuelle, qui s'appellent Lucien Capet, Maurice Henitt et les frères Casadesu.

Nous aurions voulu donner à nos lecteurs la reproduction photographique du groupe. Cela viendrait ultérieurement : il y a là un souvenir artistique intéressant à conserver, car le Quatuor Capet est d'une mentalité assez élevée pour se faire le serviteur des œuvres interprétées, sans prétention personnelle.

Voilà le secret de l'universel succès du groupe : il est hors de portée pour les imbéciles et les prétentieux !

**

M. Lucien Mawet, directeur du Chœur à Capella, a donné à l'Emulation, une séance superbe, consacrée aux anciens maîtres, avec causerie de M. René Lyr, sur Sully et Rousseau.

Programme musical trop long, mais fourmillant de jolies choses inconnues. L'orgue de «Frosch», de Lully, a l'intérêt des choses mortes, mais l'imagination supplée aux splendeurs d'accompagnement de cette musique, faite pour la féerie du XVIIe siècle.

Interprètes excellents : Mmes Joliet, Tripiels, M. Badaud et le Chœur à Capella. La causerie de René Lyr, simple, forte, spirituelle, avec des idées neuves, point paradoxales, a plu infiniment.

**

A l'Emulation encore, jeudi, Audition. Vreuls, par MM. Jaspas, Zimmer, Vrancken et Mlle Lorrain.

On sait de quelle valeur est la musique de Victor Vreuls et combien il faut souhaiter leur divulgation. Dans la Sonate, dans le Trio, dans le Poème, les protagonistes ont été fiers d'enthousiasme.

Mlle Lorrain, souffrante, enrhumée, a été surtout une intelligente interprète.

A la fin, rappel chaleureux pour l'auteur.

C. V.

LES THÉÂTRES

AU ROYAL

L'actualité, sur notre première scène lyrique, ce sont les représentations de Mme Edith de Lys, dans les œuvres de Puccini.

Pour la « Tosca », dimanche, elle fut empêchée par une légère indisposition. Dimanche, car elle doit être merveilleuse dans ce rôle de passion, de révolte, de désespoir. Jeudi, elle a joué Mimi de la « Vie de Bohème », et nous ne pouvons que nous faire l'écho de ses enthousiasmes : nous étions retenus ailleurs. On nous dit pourtant que les splendeurs de son costume cadrent peu avec l'histoire de la grisette, ravie du manchon payé par les bijoux de Musette. De même, on juge que la cantatrice de si fière allure, traduit mieux les princesses que les ouvrières. Vraiment, ce fut, bien entendu, admirable.

Pour M. Morati, les avis sont partagés. Il a été égal à lui-même, disent les uns ; il a été digne de son glorieux passé à la Monnaie, disent les autres. Le certain, c'est qu'il a bien secondé son éclatant partenaire.

**

« La Tosca » fut, dimanche, interprétée par Mme Rizzini, qui avait chanté « Salomé », en matinée. Sa voix solide lui permet des dévouements de bonne solidarité. Le succès éclatant l'en a récompensée.

M. Massart a triomphalement chanté Mario, et M. Bruls, un pauvre enlumé, n'en a pas moins été aisé, puissant, intéressant, dans Scarpi.

**

Mlle Blanchet, du Théâtre de Nice, a débuté lundi dans « Aïda ». C'est une bonne tragédienne lyrique, au soprano solide, qui prend, dans le haut, un surprenant éclat. Dans les ensembles, toutes les grandes voix de la maison donneront leur maximum, pour se maintenir de niveau avec le soprano puissant de la débutante. Ses airs ont été salués des plus chaleureux rappels : une bonne recrue pour les directeurs de théâtre.

**

Nous ne dirons rien de l'apparition de M. Willemssen, dans « Mignon ». L'excellent ténor était très visiblement enrhumé, ce qui lui enlevait une notable partie de sa voix.

Faut-il être jeune pour chanter dans de si mauvaises conditions ?

Il a de l'aisance scénique et le style impeccable du musicien averti.

Mmes Radino et Castel, M. Druiue, ont remarquablement chanté.

Et maintenant, amis lecteurs, tous au Royal pour la « Traviata » et « Madame Butterfly ».

C. VILLENEUVE.

AU GYMNASÉ

« BALDUS ET JOSINA », DE M. PAUL SPAAK

Le Théâtre Royal du Parc a inauguré à Liège le théâtre belge par la représentation de « Baldus et Josina », de M. Paul Spaak, dont nous avions déjà applaudi « Kaatje » sur cette même scène. Nous avons également fait la connaissance de M. Spaak lors de la représentation du « Cloître », d'Emile Verhaeren, au Gymnase ; il nous avait donné une belle conférence sur l'auteur de « Toute la Flandre ».

Mais abordons « Baldus et Josina ». Cette pièce, en vers, est divisée en trois actes et six tableaux, augmentés, avant chaque tableau, d'un prologue situant le lieu de l'action et commentant les principaux faits.

Cette façon de concevoir une œuvre dramatique, tout en lui donnant un cachet littéraire, pouvait, cependant, nous la faire paraître pour une suite de tableaux nous racontant, à la manière des images d'Épinal, les péripéties d'une histoire. Ce n'est point tout à fait le cas dans la pièce qui nous occupe, car M. Paul Spaak a su nouer une action tout en nous montrant quelques beaux tableaux de la Flandre ensolivée. Le conflit qui se déroule dans « Baldus et Josina » est éternel :

Baldus, pauvre fils de savetier, est un rêveur orgueilleux et tenace, une de ces nobles figures qui portent leur grand rêve au front et qui vont, essouffés dans la vie, vers un idéal de grandeur et de beauté.

Naturellement, ce poète, ce fou, cet enfant en incompris dans son village, ou les bourgeois, uniquement occupés d'argent et de bonne bière, le qualifient de paresseux et de propre à rien.

Cependant, une jeune fille s'indigne des propos grossiers que l'on jette à la face de Baldus ; c'est Josina, fille d'un gros fermier. Soit par pitié, soit simplement pour le charme mystérieux qui se dégage de ce jeune homme solitaire, Josina, fiancée depuis son enfance, par la volonté de ses parents, au riche tisserand Jakob, s'prend lentement de Baldus.

Dès lors, le poète Baldus va vivre des heures pleines d'allégresse et d'espoir. Cependant, Josina ne veut plus vivre une vie hypocrite et elle avoue à son fiancé Jakob qu'elle ne l'aime plus. Colère de celui-ci, qui finit de connaître la vérité.

Un soir de kermesse, après les danses et les beuveries, tous les jeunes gens du village sont rassemblés à l'auberge, où ils boivent en chantant.

Jakob, qui a tout appris, survient et, devant tous, devant le père et la mère de Josina, devant le père de Baldus, devant Josina elle-même, il crie la vérité afin que l'on ridiculise Baldus. Ce n'est qu'une bordée d'injures et d'insultes. Baldus veut parler, tente de conter son rêve, mais les gars hurlent, l'insultent furieusement et Jakob, au paroxysme de la fureur, le frappe à coup de cruche.

Cette scène, admirablement réglée, est une des plus belles de la pièce. Baldus est couché sur son lit et son père l'entoure d'une sollicitude sans borne. Soudain voici le père de Josina : il vient apporter le calme et la guérison au blessé car il consent, devant l'insistance de sa fille, au mariage de Baldus et de Josina. Il y a une condition cependant. Certes, Baldus épousera Josina, mais il faut avant tout que Baldus déchire toutes ses chaînes, qu'il travaille comme les autres et qu'il ne parle jamais plus de ses rêves. On va lui prendre son cœur et le broyer et il ne peut se résoudre à croire que Josina connaît les intentions de son père. Il demande à être seul avec celle qu'il aime. Josina sait tout ; elle sait le sacrifice et l'accepte bien volontiers pour que leur union puisse s'accomplir. Hélas, elle n'a rien compris aux grands rêves de Baldus, malgré tout, malgré l'amour, il restera toujours l'étranger, incompris. Il meurt dans un cri de désespoir.

Cette pièce, plutôt lyrique que dramatique, a produit un très grand effet sur le public, qui n'a pas craint de l'acclamer avec ardeur. On y a retrouvé le charme qui se dégageait déjà des œuvres précédentes de M. Paul Spaak. Certes, par l'intention, cette pièce dépasse de beaucoup ce qu'on nous donne habituellement. Elle vise à un idéal artistique et fait penser ceux qui connaissent un peu les souffrances de Baldus.

Quant aux autres, on désespère de les sauver.

On dit que les vers de M. Spaak sont bien des vers de théâtre, ne faudrait-il pas dire que ce sont des vers assez faciles, pour être plus exact ? Personnellement, je ne puis comprendre qu'on écrive encore, pour le théâtre du moins, des œuvres en vers plus ou moins régulières, alors qu'il existe le vers libre, qui fut d'ailleurs employé dans les autres œuvres, au temps où nous en étions encore aux alexandrins rigides. Mais on peut me répondre que ceci est affaire de goût.

« Baldus et Josina » renferme beaucoup de romantisme, relevé par quelques notes synthétiques d'un accès aisé. On y rencontre également du réalisme et, en fin de compte, toutes les écoles littéraires s'y retrouvent à quelque peu si elles n'étaient si exigeantes et ne voulaient tout ou rien.

Les caractères de « Baldus et Josina », et ici je touche au cœur de l'art dramatique, sont assez bien tracés par l'auteur, sans toutefois pouvoir dire qu'ils ont toute la profondeur désirable. Les douleurs de Baldus sont très vraies, ce qui nous fait penser que l'auteur lui-même n'a pas souffert les affres de son héros ; qu'elles sont intellectuelles et non humaines. N'oublions jamais que les tragédies s'écrivent avec des larmes et du sang.

Enfin, pour conclure, on peut dire franchement que « Baldus et Josina » est une œuvre capable de remporter beaucoup de succès ; jouée à Paris, je suis certain qu'elle aurait bien mérité.

L'interprétation a été très bonne et la mise au point des jeux de scène décoratifs, parfaite.

M. Brouse, dans le rôle de Baldus, a été idéaliste à souhait.

M. Marey matérialiste excellent.

Mme Dudicourt a joué le rôle de Josina avec beaucoup de finesse et de ferveur candides.

Un mot également pour le charme simple et délicat de Mlle Hélène Lefèvre, qui récita très gentiment.

Citons, en outre, MM. Gournac, Henry Richard, Maury, Peral, Meret, Mmes Adrienne Beer, Mary Leroy, Marie-Louise Vois, Léonie de Bedts, Yvonne Willy, qui remplissent tous leur rôle avec une sincère conviction.

Arsène HEUZE.

Jeudi, la Comédie Française est venue nous donner « Le 228me Duval », « L'Été de la Saint-Martin », « Le Médecin malgré lui ». M. de Féray, très bien entouré, contrairement aux habitudes des tournées de la Comédie Française, a joué à la perfection « L'Été de la Saint-Martin » et « Le Médecin malgré lui ».

Vraiment, on ne pourrait mieux faire. C'est d'un goût remarquable.

Cette interprétation de « L'Été de la Saint-Martin » atteint réellement au style le plus pur. Chaque geste est mesuré, chaque pose délicatement comptée et je crois qu'il serait impossible de rencontrer la moindre bavure dans ces jeux de scène, qui forment parfois de délicieux tableaux de genre.

A. H.

MM. les artistes trouveront, à la maison Alfred LANGE, Junior, 15, RUE DU PONT-D'ILE, 15, LIEGE un assortiment complet de maillots et bas de théâtre, ainsi que les fards des maisons Lechner Dorin, Piver, etc.

A LA RENAISSANCE

Ca Va ! termine allègrement une joyeuse carrière, abrégée par le départ de plusieurs artistes. Jeudi, le bénéfice de Mme de Gravelin a valu à la charmante artiste un renouveau de succès.

Pour succéder à la revue, M. Prévail annonce une série de représentations de « La Mort de Sherlock Holmes ».

Ce drame policier à grand spectacle a triomphé longuement à Londres, les Liégeois que passionnent les problèmes judiciaires feront, à « La Mort de Sherlock Holmes », les plus chaleureux accueils.

R. C.

THE TASTING ROOM RUE CATHÉDRALE, 92 LIEGE.

AU PAVILLON DE FLORE

Notre gracieuse et jeune artiste liégeoise joue avec le même bonheur le français et le wallon.

Elle se fait applaudir chaque soir dans nombre de rôles et spécialement dans l'interprétation très artistique du « Tanteau » et de la « Communauté », dans la revue : « Liège-Baraque ».

La délicieuse artiste est, quoique jeune, couturière du succès, car elle débute à l'âge de huit ans, en chantant avec son frère des duos ; dès ce moment, tous les Liégeois applaudissent aux Variétés, au Jardin de Paris et partout les Méla-Dona, duettistes.

Mlle Méla Demeuse se fit applaudir pour



Mlle MÉLA DEMEUSE.

THÉÂTRE COMMUNAL WALLON

La soirée de dimanche dernier, fut pour le Théâtre Communal Wallon, une soirée à nous, car il nous a donné la création de deux pièces ; l'une, de M. Albert Ista, l'autre de M. J. Duxens.

La première « Bouboulessé », met en relief le type de l'homme qui s'empare pour un fétu de paille ; c'est ce que les wallons dénomment vulgairement « les sops à l'écus ».

Groulard, propriétaire, est un de ceux-ci ; toutes les occasions sont propices à son embalement et il n'en rate aucune. Ses locataires, ses voisins lui en fournissent du reste, oh ! sans mauvaise intention, mais pour ce « Bouboulessé », un jour de retard dans le paiement du loyer ou une pièce blanche sur laquelle il doit remettre la meure monnaie, suffisent amplement à le faire sortir de ses gonds.

Son neveu « Hinri », qui habite sous le même toit, est plus qu'un autre, en butte à la mauvaise humeur de cet embalement ; un jour, après une violente altercation entre les deux hommes, « Hinri » menace de quitter la maison.

Télu jusqu'au bout, Groulard le chasse littéralement.

L'adage wallon « vif mins bon cœur » ne ment jamais, car le neveu n'a pas sitôt passé le seuil de la demeure, que l'oncle a subitement conscience de l'action qu'il vient de commettre et, comme on le devine, il rappelle « Li p'tit ».

« Li p'tit », c'est le neveu, mais elle est

« Li p'tite », c'est la fille, mais elle est

« Li p'tite », c'est la fille, mais elle est

« Li p'tite », c'est la fille, mais elle est

« Li p'tite », c'est la fille, mais elle est

« Li p'tite », c'est la fille, mais elle est

« Li p'tite », c'est la fille, mais elle est

« Li p'tite », c'est la fille, mais elle est

« Li p'tite », c'est la fille, mais elle est

« Li p'tite », c'est la fille, mais elle est

« Li p'tite », c'est la fille, mais elle est

« Li p'tite », c'est la fille, mais elle est

« Li p'tite », c'est la fille, mais elle est

« Li p'tite », c'est la fille, mais elle est

« Li p'tite », c'est la fille, mais elle est

« Li p'tite », c'est la fille, mais elle est

« Li p'tite », c'est la fille, mais elle est

« Li p'tite », c'est la fille, mais elle est

« Li p'tite », c'est la fille, mais elle est

« Li p'tite », c'est la fille, mais elle est

« Li p'tite », c'est la fille, mais elle est

« Li p'tite », c'est la fille, mais elle est

« Li p'tite », c'est la fille, mais elle est

« Li p'tite », c'est la fille, mais elle est

« Li p'tite », c'est la fille, mais elle est

« Li p'tite », c'est la fille, mais elle est

« Li p'tite », c'est la fille, mais elle est

« Li p'tite », c'est la fille, mais elle est

« Li p'tite », c'est la fille, mais elle est

« Li p'tite », c'est la fille, mais elle est

« Li p'tite », c'est la fille, mais elle est

« Li p'tite », c'est la fille, mais elle est

« Li p'tite », c'est la fille, mais elle est

« Li p'tite », c'est la fille, mais elle est

« Li p'tite », c'est la fille, mais elle est

« Li p'tite », c'est la fille, mais elle est

« Li p'tite », c'est la fille, mais elle est

« Li p'tite », c'est la fille, mais elle est

« Li p'tite », c'est la fille, mais elle est

la première fois, seule, en 1909, au Jardin du Midi dans la revue : « Où l'as-tu mis, dis ? », de Messieurs Deprez frères.

Dès lors, elle ne s'arrêta plus et joua les revues de Flémalle-Grande, Seraing, Herstal, Fontainebleau, créa « L'Entreprise de M. Cabolet » et obtint un deuxième prix personnel au dernier concours dramatique des Auteurs Wallons, en interprétant : « Po l'Prumi dyon », comédie de M. Tilkin.

Mlle Demeuse était très appréciée par les Cercles dramatiques de Liège et de la banlieue, qui se disputaient, ses soirées libres au cours de la saison théâtrale.

Prêtera-t-elle à nouveau son concours à nos Sociétés d'amateurs ? Continuera-t-elle à jouer des revues ? Nous le souhaitons. Les Cercles espèrent le contraire.

Demain lundi, soirée extraordinaire en l'honneur de Mme Ledent. Au programme : « Qui fait-elle ? » la belle comédie en 3 actes de J. Durbuy et « Li Mari », opérette en 2 actes, de J. Duxens, le grand succès du jour, dont nous venons de parler.

Entre les deux pièces, il y aura un brillant intermède, dans lequel se produiront : Mlle Thérèse Mathieu, de l'école d'opéra, MM. Edmond Louis, baryton, du Théâtre Royal de Liège, Joseph Willemssen, ténor, du Théâtre de Namur, Lambert Bernard, du Wintergarten et des artistes de la troupe.

La sympathie dont jouit Mme Ledent, jointe au talent qu'on lui connaît, fait prévoir pour demain, une salle archi-comble.

Ce sera une « plaiante sise » pour les fervents du Wallon, qui auront à cœur d'y assister.

Ce fut une fête d'art d'une bien pure qualité que la révélation de « Pénlope », l'œuvre tant attendue du grand musicien français, M. Gabriel Fauré, l'éminent directeur du Conservatoire de Paris.

Le merveilleux théâtre de Monte-Carlo, sous la savante direction de M. Raoul Gunsbourg, a donné une exécution minutieuse de cette œuvre, la plus importante et la plus classique de ce temps. La profonde impression produite par ce poème lyrique, est due à une inspiration dont la pureté n'est jamais altérée, par une orchestration puissante et colorée, par une grande majesté qui font de cette production théâtrale un vrai chef-d'œuvre.

L'interprétation confiée à Mmes Bréval, Ravéau, Malraison, etc., à MM. Rousselière, Bourbon, Delmas, Allard, etc., fut merveilleuse et fit valoir la maîtrise de la partition de M. Gabriel Fauré.

Le ténor Tharaud chante cette semaine « La Favorite » et « La Tosca » au Casino de Menton où Mlle Conforto tient l'emploi de chanteuse légère.

Il était question de l'engagement de M. J. Jennotte à l'Opéra Municipal de Nice pour l'hiver 1913-1914. Or, le nouveau directeur de ce théâtre, M. Salignac, vient d'engager le baryton Carbelly.

Les Gantois ont entendu cet hiver, en représentations, Mmes Bailac, Chenal, Nicot-Vauchelet, Vallandry, Sarpe, Dinah Beumer, MM. Marcellin, Salignac, Campagnola, Journet, Ventura, Francell, Rouard-Vigneau, etc., etc., malgré la troupe actuelle qui renferme cependant d'excellents éléments.

A Liège, nous avons eu Mme Edith de Lys et le baryton Rouard ? Nous n'aurons certes pas été gâtés cet hiver avec les vedettes.

M. Rachet, directeur du théâtre de Nantes, a engagé, pour l'hiver prochain, le ténor Capitaine, de l'Opéra-Comique.

Le ténor Ravet, qui termine la saison actuelle, n'est donc pas réengagé. Quelle aubaine pour les Liégeois, si M. Massin voulait l'amener la prochaine saison au Royal !

Encore une création au théâtre de Nantes, « Melusine », opéra de M. Minguenaud, dont la première a lieu ce jeudi, avec le concours du ténor Léon David.

Un nouveau drame lyrique, « Annette », de M. Jean Marséle, musique de M. A. Durand-Boch, vient de voir les feux de la rampe au grand théâtre de Marseille et d'y remporter un succès qu'on affirme incontestable.

Un jeune et distingué compositeur français, M. Jules Mazellier verra ce soir la première de son œuvre « Graciosa », au théâtre des Arts de Rouen.

Le ténor Paul Dechesne a chanté, au théâtre de Mons et avec grand succès, le rôle de Jean d'Hérodiade et celui de Tannhäuser.

Des propositions auraient été faites à M. Paul Kochs, notre brillant chef d'orchestre, pour occuper, l'hiver prochain, le pupitre au Théâtre Royal de Gand, qui ferait là une bonne acquisition.

Nous extrayons du « Quotidien du Midi », un journal d'Avignon, les éloges suivants à l'adresse de Mlle Bianca, notre première danseuse travesti de la saison passée :

« Mlle Bianca, l'enfant gâtée des amateurs de danse avignonnais, sut être tour à tour exquise, provoquante et voluptueuse. »

COMMUNIQUES

SOCIÉTÉ BACH DE LIEGE

Le Concert spirituel annoncé pour la semaine sainte aura lieu le mercredi 19 mars à 5 heures à l'église protestante, rue Horsch-Château, il consistera en un régal d'orgue par M. Henri Hermans et une partie vocale. Au programme : œuvres de Pachelbel, Couperin le Grand, Corelli, Frescobaldi, Hanf, de Bruck, Martin, Agricola, Samuel Scheidt, ces auteurs du XVIIe siècle qui ont servi de base aux études de Bach.

Les protecteurs, abonnés et exécutants ont le droit d'assister à cette séance de « pré-cours ».

L'abonnement est réduit à quatre francs pour le « Concert spirituel » et le grand concert d'avril qui comporte la participation de nombreux solistes, des chœurs et de l'orchestre et sera donné dans la Salle des Fêtes de la société d'Emulation.

On s'abonne à la Maison Muraille, 45, rue de l'Université et à la Maison Gevaert, rue de l'Harmonie.

LE LUTTICHER SCHILLERVEREIN

termine la série de conférences de cet hiver par une séance de récitation pour laquelle il a obtenu le concours d'une des artistes les plus aimées du public berlinois, Mlle Hilma Schlüter du deutschen Theater de Berlin, récita un choix des plus belles poésies et ballades allemandes.

Au programme figurent entre autres les grands noms de Goethe, Mörike, Storm, von Droste-Hülshoff, Detlev von Liliencron. La séance aura lieu dimanche prochain, 9 mars, à 5 heures à la salle académique de l'Université.

Les inscriptions comme membre prises à l'entrée de la salle (5 fr.) sont valables pour l'exercice prochain.

Traitement DES SULTANES

embellit, fortifie, développe la poitrine

Pilules : 5 francs

Baume : 10 »

Envoi discret, contre bon-paste

Pharmacie du Progrès

Succ. de VANDERBETEN

60, R. Entre-Doux-Ponts, Liège

Programme des Théâtres

Au Théâtre Royal de Liège

Voici, sans imprévu, l'ordre et la composition des prochains spectacles au Théâtre Royal :

Dimanche 9 mars, à 7 heures (3e représentation du 8e mois d'abonnement), avec le concours de Edith de Lys : « La Traviata » ; on commencera par « La Fille du Régiment ».

Lundi 10 mars, à 7 h. 1/2, à prix réduits : « La Vie de Bohème » (Mmes Irma Castel, H. Radino, MM. A. Morati, F. Bruls, Edg. Druiue, H. Hanlet, A. Gobba, etc.). On commencera par « Le Maître de Chapelle ». (Mlle H. Radino, MM. J. Bourdon et Martin Meunier.)

Mardi 11 mars, à 7 h. 1/2 (4e représentation du 8e mois d'abonnement : réduction aux sociétés), avec le concours de Mme Blanchet, de l'Opéra de Nice : « Aïda ».

Mercredi 12 mars, à 7 h. 1/2, au bénéfice de Mmes et MM. des chœurs d'opéra, avec le concours de Mme Edith de Lys : « Madame Butterfly » et le 3e acte de « L'Africaine ».

Ordre du spectacle (abonnement suspendu) : 1. « Madame Butterfly » ; 2. 3e acte de « L'Africaine ».

Jeudi 13 mars, à 7 h. 1/2, spectacle populaire : « Hérodiade » (Mmes Rizzini, Montfort, Azzolini, MM. A. Morati, Edm. Louis, P. Kardoc, J. Bourdon, Radar, Doufflet).

VIEUX-LIEGE

Genièvre
Vieux-Systeme



PARFUMERIE GRENOVILLE
PARIS

Spécialité Eau de Cologne Russe
CEILLET FANE
Nouveautés Dernières Créations

EXTRAITS DE LUXE
Etu en peau de Daim

Prince Noir, Jasmin blanc, Ambre hindou : Rose Myrte, Violette de Parme, Lilas en fleurs, Muguet d'Orly.

Seuls Dépositaires pour la Belgique :

H. DELATTRE & Co
Rue d'Angleterre, 51, BRUXELLES

Beurres, Fromages, Œufs

MAISON REGNIER

6, Rue du Pont d'Avroy, 6

LIEGE

Remise à domicile

Téléphone 1406

Maison Max CRESPIN

Ad. QUADEN

SUCCESEUR

10, Rue des Dominicains, 10
A LIEGE

OUVERT JUSQUE MINUIT
VINS, LIQUEURS ET CHAMPAGNE

Spécialités de toutes Marques

Téléphone 4004

Matériaux de Construction

TERRANQA pour Façades
Demandez Renseignements

Jules Fauconnier-Dechange

Rue du Moulin, 1

Téléph. 973 BRESSOUX-LIEGE

CARRELAGES ET REVETEMENTS

Maillots et Fards de Théâtres

MAISON

ALFRED LANCE junior

15, Rue du Pont-d'Ile, 15

CIGARETTES KHALIFAS

Rien
ne
surpasse

CRÈME LANGE

donne à la peau blancheur et fraîcheur, fait disparaître
gerçures crevasses, boutons, rougeurs, taches de rousseur.
DANS TOUTES LES PHARMACIES



GANTERIE MODERNE

6, PLACE CATHEDRALE, 6

(En face la Cathédrale)

LIEGE

Théâtre du Pavillon de Flore

Dir. Paul BRENÜ

TOUS LES SOIRS

BUREAU 7 1/2 h.

RIDEAU 8 h.

Dimanches et Jours de Fêtes

Matinées à 2 heures -- Soirées à 7 1/2 heures

LIEGE-BARAQUE

Grande Revue locale en 4 actes et 14 tableaux de G. ISTA et Ch. BARTHOLOMEZ

Arrangement musical de M. L. MARTIN. — Mise en scène de E. HARLIN

Ballets réglés par M. MÉRIADEC

14 DÉCORS NOUVEAUX

Les 1^{er} et 2^{es} actes de A. et M. CARON -- Les 3^{es} et 4^{es} actes de BRACKMAN

350 COSTUMES NEUFS dessinés par René-Marie -- Têtes et perruques de la Maison Hannon

La Commère :

F. de BRASY

Le Compère :

H. RÖY.

Au premier acte :

Valse des Ombades

Au troisième acte :

Danse des Trigus

dansée par
Mlle Lily Droost et M. Mormont

Au deuxième acte :

Ballet Louis XV

dansé par Mmes Lily Droost, Parisi
et les dames du ballet.

Au quatrième acte :

Grand divertissement

des cartes à jouer

Artistes engagés spécialement :

Joséphine VIDAL, Léopold HARZE, Fernand HALLEUX, M^{re} DEMEUSE

Entrées de faveur et réductions suspendues

Tous les Vendredis, SOIRÉE DE GALA (Défense de fumer)

Le Sirop de Phytine Composé

Supérieur à tout contre l'Anémie, Neurasthénie
Faiblesse de poitrine, Maladies Osseuses, etc.

Dépôt général pour la Belgique : A. PAQUET, rue Ernest de Bavière, Liège. Téléphone 898

Entreprise Générale de Vitrerie

Tamagne Frères

Téléphone 462

Encadrements
Vitraux d'Art

Rue André-Dumont, 4 et
Rue des Prémontrés, 5

Exposition permanente de peintures

VILLE DE LIEGE

Théâtre Communal Wallon

Direction : Jacques SCHROEDER (5^{me} année)

Thier de la Fontaine. — Local du Franklin.

PROGRAMME OFFICIEL

Dimanche 9 Mars 1913

Bureaux : à 6 1/2 heures

Rideau : à 7 heures

Ouverture par l'Orchestre, sous la direction de M. J. DUYSEN.

LI GRIMBIÈ MOLIN

Pièce de 3 actes et en vers, de M. Jean LEJEUNE, primé
Médaille d'argent en 1912, à la Société de Littérature Wallonne

PERSONNAGES :

Halin d'Émuntant,
moulin
Djozé,
Walrand, fi du Djozé

MM. D. Pirard
E. Cajot
De France

Ernou
Dijhan-Noyé
Rolande

MM. P. Roussiau
L. Broka
M^{re} M. Ledent

INTERMÈDE

MM. Ch. DEFRANCE,

Petit roman

J. DUYSEN.

E. CAJOT,

Ratrouches de l'émon

L. LAGAUCHE.

J. LOOS,

Les quarrels

Ch. STEENBRUGGEN.

L. BROKA,

Tchanter quète soye

Ch. STEENBRUGGEN.

M^{re} M. LEDENT,

Obède à prélims

A. BOUHO.

M. J. ROUSSAU,

Li Tou

J. DUYSEN.

Les Feumes de Cazère

Traité de 3 actes de M. Lucien MAUBEUGE.

PERSONNAGES :

Garite Tchoulchoul
Tatène
Li gazète
Bertine
Nardine

M^{re} M. LEDENT
M. GÉRÔME
A. LEGRAIN
E. GUISSET
M. CRÉMERS

Li p'tite Simone
Narcisse
Lina
Bietmé
Lambert
Doné

Lundi 10 Mars 1913

Bureaux : à 7 1/2 h.

Rideau : à 8 heures.

Soirée en l'honneur de M^{re} Mariette LEDENT, artiste

QUI FÂT-I-FÉ ?

Comédie de 3 actes de M. Joseph DURBURY

PERSONNAGES :

Pièrre Lignoule,
Jules Bènwët,
Djosef Destchamps.

MM. J. ROUSSAU
E. CAJOT
J. LOOS

Hinri Lavôye,
Twénète,
Tatène,
Li p'tite Simone

INTERMÈDE

Les p'tits sabots

J. LASSAUX.

Air du Livre Hamlet

Ambroise THOMAS.

Li tou

J. DUYSEN.

Lahné

Léo DELIBES.

Nosse Mère

H. DE BRUYN.

Bondjou sourde

Paroles J. VRINDS.

MM. E. LOUIS,

Hérodiade

Massenet.

L. BERNARD,

On drôle di Bêch'té

S. RADOUX.

Une affaire di Carnaval

J. DUYSEN.

LI MÂRLI

Opérette nouvelle de 2 actes de M. J. DUYSEN.

PERSONNAGES :

Li mayeur,
Li mârli,
Gaston Delmanôye,
Li sôlisse,
Lorint.

MM. L. BROKA,
J. ROUSSAU,
E. CAJOT,
P. ROUSSAU,
J. LOOS.

Li champète,
Gustine,
Liza,
M^{re} Delmanôye,
Tchanteus, Djins di viyédjé.

Loges, 2.00 - Fautuils, 1.50 - Stalles, 1.25 - Parquets, 1.00 - Galeries, 0.50

Lundi 24 Mars 1913, Soirée en l'honneur de M. J. ROUSSAU

VIN FORTIN

Tonique et Pectoral

Ce vin, par ses propriétés spéciales, calme les toux les plus rebelles et ses propriétés expectorantes en font un antiglaireux très efficace. De plus, il renferme des toniques énergiques qui reconstituent les cellules épuisées.

LE FLACON 2 FR. 50

C'est un Médicament de 1^{er} ordre.

EN VENTE A

LA GRANDE PHARMACIE

5, Place Verte, 5, LIEGE

Modern Office

A. NICOLAERS

Installations complètes de Bureaux

Meubles de Bureaux

MACHINES A ECRIRE

MACHINES A CALCULER

Place de l'Université, 5, LIEGE

Téléphone 392

Réparations

COPIES

Traductions

Théâtre du Gymnase

Direct. MOURU DE LACOTTE

Bureaux : 1 1/2 h.

Dimanche 9 Mars

Rideau : 2 heures.

Matinée au bénéfice de M. SALOMEL

BEETHOVEN

Pièce en 3 actes de M. René FAUCROIX.

DISTRIBUTION :

Ludwig Van Beethoven
Nicolas
Gaspard
Schindler
Von Armin
L'Archiduc Rodolphe
Un mendiant
Zmeskall
Sina
Weiss

MM. Oudart
J. Sky
Charny
Walther
Nivard
Mathot
Tressy
Rivière
Leriche
Salomel
Bruls

L'éditeur Hofmeister
Le peintre Schimon
Anselm Huttenhener
Karl Van Beethoven
Bettina Brentano
Guilietta Guicciardi
Thérèse Van Beethoven
Babet
Le petit Karl
Le Prince Kinsky
Le Prince Lobkowitz

Alcover
Marcel
Teveux
Rinard
M^{re} Blanche David
M^{re} Jane Lobis
M^{re} Dorian
Daubray Joly
La petite Andrée
M. de Raes
M. Onneval

Bureaux : 6 1/2 h.

Dimanche 9 Mars

Rideau : 7 h.

BEETHOVEN

ON TERMINERA PAR :

LOULOUTE

Comédie en 4 actes de M. Pierre WEBER

Bureaux : 7 1/2 h.

Lundi 10 Mars

Rideau : 8 h.

Représentation extraordinaire au profit du Vestiaire Libéral
L'ABBÉ CONSTANTIN

Comédie en 3 actes de MM. Hector CREMIEUX et DECOURCELLE

ON COMMENCERA PAR : EN VISITE Comédie en 1 acte, de M. B. LAVEDAN

Mardi 11 Mars, à 8 heures, Réduction pour Sociétés

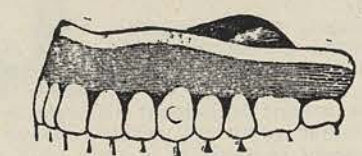
Mercredi 12 Mars, à 8 heures

Jeudi 13 Mars, à 8 heures

BEETHOVEN

Vendredi 14 Mars, à 8 1/4 heures

9^{me} Soirée de Grand Gala de la Comédie française



Spécialité de Dents et Dentiers complets
Sans extraction de Racines

Eug. GANGUIN

DENTISTE

Rue des Clarisses, 10, LIEGE

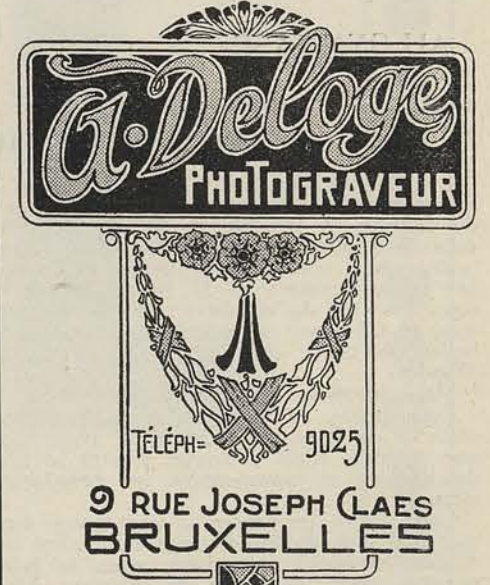
CABARET WALLON

6, Boulevard de la Sauvenière, 6

(Taverne Théo, premier étage)

Tous les dimanches, de 7 heures à minuit,
les chansonniers Vincent, Lagauche, Ledoux,
Lemaître, Sculier, Claskin, Boon, Steinweg,
etc., dans leurs œuvres et leur répertoire.

★ ENTREE LIBRE ★



9 RUE JOSEPH CLAES
BRUXELLES

LE CHEMISIER Alfred LANCE Junior

15, Rue du Pont-d'Ile, 15 Téléphone 3443

A TOUJOURS LES DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

CAFÉS Hubert MEUFFELS

RUE ANDRÉ DUMONT, 7

RUE SAINT-SÉVERIN, 47

◆◆◆ Téléphone 1272

◆◆◆ Téléphone 1281

